



R13.22.9660



Presented to the
LIBRARIES *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO

by

Professor
Ralph G. Stanton



Heller?

1-4



LETTRES

D'UNE

PÉRUUVIENNE.

1-1-1-1-1
1-1-1-1-1
1-1-1-1-1

LETTRES

D'UNE

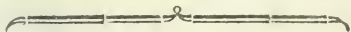
PÉRUVIENNE,

PAR Madame DE GRAFFIGNY.



A LYON,

CHEZ BRUYSET FRERES.



M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Permission.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



INTRODUCTION

HISTORIQUE

AUX LETTRES PÉRUVIENNES.

IL n'y a point de Peuple dont les connoissances sur son origine & son antiquité soient aussi bornées que celles des Péruviens. Leurs Annales renferment à peine quatre siècles.

Mancocapac, selon la tradition de ces Peuples, fut leur Législateur & leur premier *Inca*. Le Soleil, qu'ils appeloient leur *Pere*, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché

de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis long-temps ; leur envoya du Ciel deux de ses enfans , un fils & une fille , pour leur donner des lois , & les engager , en formant des Villes , & en cultivant la terre , à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac* , & à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco* , que les Péruviens doivent les principes , les mœurs & les arts qui en avoient fait un Peuple heureux , lorsque l'avarice , du sein d'un monde , dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence , jeta sur leurs terres des Tyrans dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur siècle.

Les circonstances où se trouvoient les Péruviens lors de la descente des Espagnols, ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit, depuis quelque temps, d'un ancien Oracle, qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leur pays des hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vus, qui envahiroient leur Royaume, & détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Astronomie fût une des principales connoissances des Péruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit apperçus autour de la Lune, & sur-tout quelques Cometes, avoient répandu la terreur parmi eux : une aigle poursuivie par

d'autres oiseaux, la mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'Oracle aussi infallible que funeste.

Le fils aîné du septième des *Incas*, dont le nom annonçoit dans la Langue Péruvienne la fatalité de son époque (1), avoit vu autrefois une figure fort différente de celle des Péruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laisse; tout cela avoit effrayé le jeune Prince, à qui le fantôme avoit dit qu'il étoit fils du Soleil, frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appeloit *Viracocha*.

Cette fable ridicule s'étoit malheu-

(1) Il s'appeloit *Yahuarhuocac*, ce qui signifioit littéralement *Pleure-sang*.

reusement conservée parmi les Péruviens ; & dès qu'ils virent les Espagnols avec de grandes barbes , les jambes couvertes, & montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espece , ils crurent voir en eux les fils de ce *Viracocha* qui s'étoit dit fils du Soleil ; c'est de là que l'Usurpateur se fit donner, par les Ambassadeurs qu'il leur envoya , le titre de descendant du Dieu qu'ils adoroient.

Tout fléchit devant eux : le Peuple est par-tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des Dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables , & les hommages les plus humilians.

Les Péruviens, s'étant apperçus que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginèrent que ces monstres domptés, qui partageoient leur respect, & peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux : ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils possédoient, & les entouroient chaque jour de leurs offrandes. On se borne à ce trait, pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Péruviens eussent rendu à leurs Tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un Peuple entier, soumis & de-

mandant grace, fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité, violés, laissèrent les Espagnols les maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Mécaniques victoires!* (s'écrie Montagne (1), en se rappelant le vil objet de ces conquêtes.) *Jamais l'ambition*, ajoute-t-il, *jamais les iniquités publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.*

C'est ainsi que les Péruviens furent les tristes victimes d'un Peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de

(1) Tome V, chapitre VI, des Coches,

l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jeterent dans les bras de leurs lâches ennemis.

En vain des espaces infinis avoient féparé les Villes du Soleil de notre monde ; elles en devinrent la proie & le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or, travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du Temple revêtus du même métal, un nombre infini de statues couvertes de pierres précieuses, & quantité d'autres richesses inconnues jusqu'à lors, éblouirent les Conquérans de ce peuple infortuné. En donnant un

libre cours à leurs cruautés , ils oublièrent que les Péruviens étoient des hommes.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces peuples malheureux , que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes , terminera l'Introduction qu'on a cru nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces peuples étoient , en général , francs & humains : l'attachement qu'ils avoient pour leur religion les rendoit observateurs rigides des lois, qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet astre fût le seul Dieu auquel ils eussent érigé des Temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui

un Dieu Créateur, qu'ils appeloient *Pachacamac*; c'étoit pour eux le *grand nom*. Le mot de *Pachacamac* ne se prononçoit que rarement & avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient auffi beaucoup de vénération pour la Lune, qu'ils traitoient de *femme & de sœur du Soleil*. Ils la regardoient comme la mere de toutes choses; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du Monde, en se laissant tomber sur la terre, qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre qu'ils appeloient *yalpor*, les éclairs & la foudre, passoient parmi eux pour les Ministres de la justice du Soleil; & cette idée ne contribua pas peu au saint respect

que leur inspirerent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Péruviens ; ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus, pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or, & tout ce qu'ils avoient de plus précieux, composoit les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on présentoit, dans une coupe, du *Maïs*, espece de liqueur forte que les Péruviens faisoient extraire d'une de leurs plan-

tes, & dont ils buvoient jusqu'à l'ivresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple superbe du Soleil. L'*Inca* régnant, qu'on appeloit *Capa-Inca*, avoit seul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aüssi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, & y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas* ou Gouvernantes, à moins que les lois ne les destinassent à épouser des *Incas*, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou, à leur défaut, à la première Princesse du Sang, qui étoit Vierge du

Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges étoit de travailler aux diadèmes des *Incas*, dont une espece de frange faisoit toute la richesse.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient soumis les *Incas*, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des métaux & des pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance & le respect des Péruviens pour leurs Rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois; mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le

fruit de leurs propres vertus , & de l'équité des *Incas*.

On élevoit la Jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits , parce qu'on en montrait la nécessité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans ; attentifs à corriger leurs premiers défauts , ceux qui étoient chargés de les instruire arrêtoient les progrès d'une passion naissante (1), ou les faisoient tourner

(1) Voyez les Cérémonies & Coutumes religieuses. Differtations sur les Peuples de l'Amérique , chap. 13.

au bien de la société. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Péruviens , il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols , il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philosophes de cette Nation , enseignoient à la Jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La Nation étoit encore dans l'enfance à cet égard ; mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Péruviens avoient moins de lumieres , moins de connoissances , moins d'arts que nous ; & cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire.

Les *Quapas*, ou les *Quipos* (1), leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, auxquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappeloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils vouloient se refouvenir. Ils leur servoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c.

Ils avoient des Officiers publics, appelés *Quipocamaïos*, à la garde desquels les *Quipos* étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons, étoient aussi aisé-

(1) Les *Quipos* du Pérou étoient aussi en usage parmi plusieurs Peuples de l'Amérique méridionale.

ment traités avec les *Quipos*, qu'ils auroient pu l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage Législateur du Pérou, *Mancocapac*, avoit rendu sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun ; & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse distribuoiént par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que, sans aucun instrument de fer ni d'acier, & à force de bras seulement, les Péruviens avoient pu renverser des rochers, traverser les montagnes les plus hautes, pour conduire leurs superbes aqueducs, & les routes qu'ils pratiquoiént dans tout leur pays.

On favoit au Pérou autant de Géométrie qu'il en falloit pour la mesure & le partage des terres. La Médecine y étoit une science ignorée , quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit qu'ils avoient une sorte de Musique , & même quelque genre de Poésie. Leurs Poètes, qu'ils appeloient *Hafavec*, composoient des especes de Tragédies & de Comédies que les fils des *Caciques* (1), ou des *Curacas* (2),

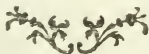
(1) *Caciques*, espece de Gouverneurs de Province.

(2) Souverains d'une petite contrée; ils ne se présentoient jamais devant les *Incas* & les Reines, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

représentent, pendant les fêtes, devant les *Incas* & toute la Cour.

La morale & la science des lois utiles au bien de la société étoient donc les seules choses que les Péruviens eussent apprises avec quelque succès. *Il faut avouer*, dit un Historien (1), *qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de Nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

(1) Puffendorff, Introduction à l'Histoire.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

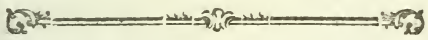
LETTRES



LETTRES

D' U N E

PÉRUVIENNE.



LETTRE PREMIERE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ;

B

en vain j'attends que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore, font-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La Ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare , devrait faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne font que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! O mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés , & que je succombe , s'il le faut , sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du temps, & replongé dans les idées éternelles), depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour; retenue dans une étroite captivité; privée de toute communication avec nos Citoyens; ignorant la Langue de ces hommes féroces dont je porte les fers; je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abyme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le font pas même de mes larmes; sourds à mon

langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le Peuple assez féroce pour n'être point ému aux signes de la douleur ? Quel désert aride a vu naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les barbares ! maîtres du *yalpor* (1), fiers de la puissance d'exterminer , la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza, comment échapperas-tu à leur fureur ? Où es-tu ? Que fais-tu ? Si ma vie t'est chère, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! Comment se peut-il que des jours si semblables entre eux, aient ,

(1) Nom du tonnerre.

par rapport à nous , de si funestes différences ? Le temps s'écoule ; les ténèbres succèdent à la lumière ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi , du suprême bonheur , je suis tombée dans l'horreur du désespoir , sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le fais , ô délices de mon cœur ! ce jour horrible , ce jour à jamais épouvantable , devoit éclairer le triomphe de notre union. A peine commençoit-il à paroître , qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit , je courus à mes *Quipos* (1) ;

(1) Un grand nombre de petits cordons de différentes couleurs , dont les Indiens se ser-

& profitant du silence qui régnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours, je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

A mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile : de moment en moment, cet amas innombrable de cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprete de nos pensées, pendant les longs

voient, au défaut de l'écriture, pour faire le paiement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les actions mémorables de leurs *Incas*.

intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entière à mon occupation, j'oubliois le temps, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits, & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes (1) s'ouvrieroient pour laisser un libre passage au soleil de mes jours; je cachai précipitamment mes *Quipos* sous un pan de ma robe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

(1) Dans le Temple du Soleil, il y avoit cent portes : l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

Les pavés du Temple enfanglantés , l'image du Soleil foulée aux pieds , des foldats furieux pourfui- vant nos Vierges éperdues , & maf- facrant tout ce qui s'oppofoit à leur paffage ; nos *Mamas* (1) expirantes fous leurs coups , & dont les habits brûloient encore du feu de leur ton- nerre ; les gémiffemens de l'épou- vante , les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi , m'ôterent jufqu'au fentiment.

Revenue à moi - même , je me trouvai , par un mouvement naturel & prefque involontaire , rangée der- riere l'autel , que je tenois embraffé. Là , immobile de faiffiffement , je

(1) Efpece de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

voyois passer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vue des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils se faisoient de ceux dont l'éclat les frappoit davantage , & qu'ils arrachotent jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie , & que , ne m'y opposant point , je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais , de demander au *Cap-Inca* (1)

(1) Nom générique des *Incas* régnans.

du secours & un asile pour mes compagnes & pour moi ; mais , aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner , je me sentis arrêter. O mon cher Aza ! j'en frémis encore ! Ces impies osèrent porter leurs mains sacrilèges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée , traînée ignominieusement hors du Temple , j'ai vu , pour la première fois , le seuil de la porte céleste ; que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la Royauté (1). Au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas , j'ai vu les chemins

(1) Les Vierges consacrées au Soleil entroient dans le Temple presque en naissant , & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

couverts de sang & de mourans ; au lieu des honneurs du trône que je devois partager avec toi , esclave de la tyrannie , enfermée dans une obscure prison , la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais , cher soutien de ma vie , que tant de maux me feront légers , si j'apprends que tu respires !

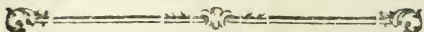
Au milieu de cet horrible bouleversement , je ne fais par quel heureux hasard j'ai conservé mes *Quipos*. Je les possède , mon cher Aza ! c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur , puisqu'il servira d'interprète à ton amour comme au

mien; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains; m'instruiront de ton sort. Hélas! par quelle voie pourrai-je les faire passer jusqu'à toi? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus? Je l'ignore encore; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggérera les moyens de tromper nos Tyrans. Quel que soit le *Chaqui* (1) fidelle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza! Je donnerois tous les jours que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon

(1) Messager.

cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect & de crainte ; il porteroit dans la mienne la joie & le bonheur. Il te verra : certain de ta vie, il la bénira en ta présence, tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour desséchera mon sang dans mes veines. O mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur ; un moment de ta vue les dissiperoit : je donnerois ma vie pour en jouir.





LETTRE DEUXIEME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux Citoyen qui a reçu sous ma fenêtré le mystérieux tissu de mes pensées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac* (1) prolonge ses années en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'amour me sont ouverts : j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enivre. En dé-

(1) Le Dieu Créateur, plus puissant que le Soleil.

nouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une mer parfumée. Tu vis ; & les chaînes qui devoient nous unir ne font pas rompues. Tant de bonheur étoit l'objet de mes désirs , & non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même ; je ne craignois que pour tes jours ; ils font en sûreté : je ne vois plus de malheurs. Tu m'aimes : le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil , de même les charmes

que tu trouves dans mon esprit & dans mes sentimens ne font que les bienfaits de ton génie lumineux : rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire , je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné : mais ton ame supérieure aux coutumes , ne les a regardées que comme des abus : tu en as franchi les barrières pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pu souffrir qu'un être semblable au tien fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amautas* (1) ornassent mon entendement de leurs sublimes con-

(1) Philosophes Indiens.

noissances. Mais , ô lumière de ma vie ! sans le désir de te plaire , aurois-je pu me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance , pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime , ta confiance , ton respect , par des vertus qui fortifient l'amour , & que l'amour rend voluptueuses , je ne ferois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déjà effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore , pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jetant mes regards sur les murs de ma prison , ma joie disparoît , l'horreur me saisit , & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté ; tu ne viens pas à

mon secours ! Tu es instruit de mon sort : il n'est pas changé ! Non, mon cher Aza, ces Peuples féroces que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit ; tu crois sincères les promesses que ces barbares te font faire par leur interprète, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage, moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti.

O mon cher Aza ! malheur au Peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur , défie-toi de la fausse bonté de ces Etrangers. Abandonne ton Empire , puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achete ta vie & ta liberté au prix de ta puissance , de ta grandeur , de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature , nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs , grands par nos vertus , puissans par notre modération , nous irons dans une cabane jouir du ciel , de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus Roi en régnant sur mon ame , qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma

soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéissant, je ferai retentir ton Empire de mes chants d'alégresse : ton diadème (1) fera toujours l'ouvrage de mes mains ; tu ne perdras de ta Royauté que les soins & les fatigues.

Combien de fois, chere ame de ma vie, t'es-tu plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de con-

(1) Le Diadème des *Incas* étoit une espece de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

traintes ? Ne suis-je plus cette Zilia que tu aurois préférée à ton Empire ? Non , je ne puis le croire : mon cœur n'est point changé , pourquoi le tien le feroit-il ?

J'aime , je vois toujours le même Aza qui régna dans mon ame au premier moment de sa vue ; je me rappelle ce jour fortuné où ton Pere , mon souverain Seigneur , te fit partager , pour la première fois , le pouvoir , réservé à lui seul , d'entrer dans l'intérieur du Temple (1) ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges rassemblées , dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans

(1) *L'Inca* régnaient avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

lequel elles étoient rangées , telles que , dans un jardin , les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la symétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil levant , dont la tendre lumière prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie : un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ; une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence régnoient de toutes parts. Je ne fais quelles étoient les pensées de mes compagnes ; mais

de quels sentimens mon cœur ne fut-il point affailli ! Pour la première fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi : le respect me retint.

O mon cher Aza ! le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me fera toujours cher. Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement & le saint respect que nous inspire la présence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la

douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrais les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos âmes, qui se rencontrèrent & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondroit notre incertitude. Quel autre, que le Principe du feu, auroit pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue & sentie, avec une rapidité inexplicable?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la
sublime

sublime Théologie de nos *Cucipatas* (1), je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine ; je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, & qu'il me choisissoit pour son Epouse d'élite (2) : j'en soupirai ; mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! Tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes compagnes pour la première fois. Qu'elles me parurent belles ! Je ne pus soutenir leur présence. Retirée à l'écart,

(1) Prêtres du Soleil.

(2) Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entre elles vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

J'ignorois les lois de ton Empire (1); mais, depuis que je t'avois vu, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant, loin d'en connoître toute l'éten-

(1) Les lois des Indiens obligeoient les *Incas* d'épouser leurs sœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la première Princesse du Sang des *Incas*, qui étoit Vierge du Soleil.

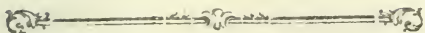
due, accoutumée au nom sacré d'Épouse du Soleil, je bernois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui, dans la fuite, combles mon ame de délices, en m'apprenant que l'auguste rang de ton Épouse m'affocioit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

O mon cher Aza! combien ton

impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas ! le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence & la vertu ? ou quelle puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me fait, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza !





LETTRE TROISIEME.

C'EST toi, chere lumiere de mes jours, c'est toi qui me rappelles à la vie : voudrois - je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours & les miens ? Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déjà à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi ; je mourois : tu perdois pour jamais la moitié de toi - même , lorsque mon amour m'a rendu la vie ; & je t'en fais le sacrifice. Mais

comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeler des idées déjà confuses au moment où je les ai reçues, & que le temps qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

A peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidelle *Chaqui* le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit, deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne fais par quel chemin on me conduisit : on ne marchoit que

la nuit; & le jour, on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite. Bientôt, succombant à la fatigue, on me fit porter dans je fais quel *hamac* (1), dont le mouvement me fatiguoit presque autant que si j'eusse marché moi-même.

Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces barbares me portèrent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit ja-

(1) Espece de lit suspendu, dont les Indiens ont coutume de se servir pour se faire porter d'un endroit à un autre.

mais été ma première prison. Mais, mon cher Aza ! pourrois - je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais fouillé les lèvres d'un enfant du Soleil (1) ? Cette maison, que j'ai jugé être fort grande, par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison, comme suspendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumière de mon esprit ! que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame, comme la tienne, de sa divine science, pour pouvoir

(1) Il passoit pour constant qu'un Péruvien n'avoit jamais menti.

comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes ; car, quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur mal-faisante, me causoit un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un temps assez long s'étoit écoulé ; je ne souffrois presque plus, lorsque, un matin, je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui du *yalpor* : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprou-

vera, lorsque la Lune en tombant, réduira l'Univers en poussière (1). Des cris, qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable : mes sens, saisis d'une horreur secrète, ne portoient à mon ame que l'idée de la destruction de la nature entière. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vue d'une troupe d'hommes en fureur, le visage & les habits ensanglantés, qui se jeterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet hor-

(1) Les Indiens croyoient que la fin du Monde arriveroit par la Lune, qui se laisseroit tomber sur la terre.

rible spectacle ; la force & la connoissance m'abandonnerent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même , je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pu se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que, plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné

mon corps pour passer dans les régions inconnues (1).

Te l'avouerai-je , chere Idole de mon cœur ? fatiguée d'une vie odieuse , rebutée de souffrir des tourmens de toute espece , accablée sous le poids de mon horrible destinée , je regardai avec indifférence la fin de ma vie , que je sentoís approcher. Je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit : en peu de jours je touchai au terme fatal , & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment : déjà mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images

(1) Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

que comme un léger dessein tracé par une main tremblante ; déjà les objets qui m'avoient le plus affectée, n'excitoient en moi que cette sensation vague que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée : je n'étois presque plus.

Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraie, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoiblis par les gradations des douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte, durant la vie, à pénétrer dans l'avenir, & même

dans celui qui ne fera plus pour nous , semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour foi ; on veut savoir comment on vivra dans ce qu'on aime.

Ce fut dans un de ces délires de mon ame , que je me crus transportée dans l'intérieur de ton Palais : j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort.

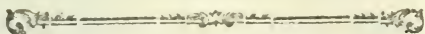
Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer , que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir. Je te vis , mon cher Aza , pâle , défiguré , privé de sentimens , tel qu'un lis desséché par la brûlante ardeur du midi.

L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur ; je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur , peut-être du plaisir , à répandre sur tes jours le poison des regrets ; & ce même amour , qui me rendoit féroce , déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin , réveillée comme d'un profond sommeil , pénétrée de ta propre douleur , tremblante pour ta vie , je demandai des secours ; je revis la lumière.

Te reverrai-je , toi , cher arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne fais plus où je suis ; peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être

séparés par les espaces immenses
qu'habitent les enfans du Soleil,
le nuage léger de mes pensées vo-
lera sans cesse autour de toi.





LETTRE QUATRIÈME.

QUEL que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi, ni pour moi : chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour; & de jour en jour, il devient plus pénible. Si le temps ap-

porte quelque foulagement à la violence du mal qui me dévore , il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort , il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu ; tout m'est nouveau ; tout intéresse ma curiosité , & rien ne peut la satisfaire. En vain j'emploie mon attention & mes efforts pour entendre , ou pour être entendue : l'un & l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles , je crus en tarir la source , en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque temps à les tenir fermés ; efforts infructueux ! Les ténèbres volontaires

auxquelles je m'étois condamnée , ne foulageoient que ma modestie , toujours blessée de la vue de ces hommes dont les services sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même , mes inquiétudes n'en étoient que plus vives , & le désir de les exprimer plus violent.

L'impossibilité de me faire entendre répand encore jusque sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déjà entendre quelques mots des sauvages Espagnols ; j'y trouvois des rapports

avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de temps je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne font pas de la même nation ; &, à la différence de leurs manieres & de leur caractère apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué, dans une grande disproportion, les élémens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échap-

pés des mains du Créateur , au moment où il n'avoit encore rassemblé, pour leur formation , que l'air & le feu. Les yeux fiers , la mine sombre & tranquille de ceux-là , mon- troient assez qu'ils étoient cruels de sang-froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé : le visage riant de ceux-ci , la douceur de leurs regards , un certain empressement répandu sur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance , prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite , qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un, que j'ai jugé être le *Ca-*

cique (1) à son air de grandeur, me rend , je crois , à sa façon , beaucoup de respect ; l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure , ses secours sont cruels , & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment où , revenue de ma foiblesse , je me trouvais en leur puissance , celui-ci (car je l'ai bien remarqué) , plus hardi que les autres , voulut prendre ma main , que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance ; & , sans aucun égard pour la modestie , il

(1) *Cacique* , est une espece de Gouverneur de Province.

la reprit à l'instant : foible , mourante , & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues , pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda , mon cher Aza , tout autant qu'il voulut ; & , depuis ce temps-là , il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour , si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espece de cérémonie (1) me paroît une superstition de ces peuples : j'ai cru remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec le mal ; mais il faut apparemment être de leur nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que

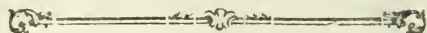
(1) Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

très-peu : je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume : à peine me reste-t-il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'emploie à cette occupation autant de temps que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens , semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la forte de ressemblance que j'imagine qu'ils ont avec les paroles , me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime , t'affurer de mes vœux , de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon ouvrage , je gémis de ton absence ; ainsi , toute entière à ma
tendresse,

tendresse , il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! quel autre usage pourrois-je en faire , ô mon cher Aza ! quand tu ne ferois pas le maître de mon ame ; quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas indissolublement à toi , plongée dans un abyme d'obscurité , pourrois-je détourner mes pensées de la lumière de ma vie ? Tu es le Soleil de mes jours ; tu les éclaires , tu les prolonges ; ils font à toi. Tu me chéris : je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras ; je suis récompensée.





LETTRE CINQUIÈME.

QUE j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines : dès que mes officieux persécuteurs se sont aperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse ; mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs : pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté ; une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent : quel qu'en soit le motif , leur attention semble nous soulager.

Je ne puis me faire entendre ; & la gaieté m'environne. Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espece de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns , leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame , contraignent les attitudes de mon corps , & portent la gêne jusque

dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables , & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions défavantageuses que m'inspire la bizarrerie de leur conduite ; je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées , comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractère & de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions , ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux

alimens nécessaires au foutien de la vie, jufqu'à la liberté de choisir la place où je veux être ; ils me retiennent par une efpece de violence dans ce lit, qui m'eft devenu infupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur efclave, & que leur pouvoir eft tyrannique.

D'un autre côté, fi je réfléchis fur l'envie extrême : qu'ils témoignent de conferver mes jours, fur le refpect dont ils accompagnent les fervices qu'ils me rendent, je fuis tentée de penfer qu'ils me prennent pour un être d'une efpece fupérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, fans courber fon corps plus ou

moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. Le *Cacique* semble vouloir imiter le cérémonial des *Incas* au jour du *Raymi* (1) : il se met sur ses genoux fort près de mon lit ; il reste un temps considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence ; & , les yeux baissés, il semble rêver profondément : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire le *grand nom* (2) prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma

(1) Le *Raymi*, principale fête du Soleil : l'*Inca* & les Prêtres l'adoroient à genoux.

(2) Le grand nom étoit *Pachacamac* ; on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de signes d'adoration.

main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadème (1). Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa Nation; le son en est plus doux; plus distinct, plus mesuré: il y joint cet air touché qui précède les larmes; ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame; ces accens qui sont presque des plaintes; enfin, tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des graces. Hélas! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur

(1) On baisoit le Diadème de *Mancocapac*, comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

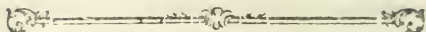
Cette Nation ne feroit-elle point idolâtre ? Je ne lui ai encore vu faire aucune adoration au Soleil : peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le grand *Mancocapac* (1) eût apporté sur la terre les volontés du Soleil, nos Ancêtres divinifioient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ?

(1) Premier Législateur des Indiens. Voyez l'Histoire des *Incas*.

Non, ils chercheroient à me plaire ; ils obéiroient aux signes de mes volontés : je ferois libre ; je fortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame : un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.





LETTRE SIXIEME.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans remède : il ne me reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever : j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre qui, depuis long-temps étoit l'objet de mes desirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : qu'ai-je vu, cher amour de ma vie ? Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonne-

ment, & le mortel défefpoir qui m'a faifie, en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vue feule fait frémir.

Mon premier coup-d'œil ne m'a que trop éclairée fur le mouvement incommode de notre demeure. Je fuis dans une de ces maifons flottantes, dont les Efpagnols fe font fervis pour atteindre jufqu'à nos malheureufes contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une defcription très - imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funeftes font entrées dans mon ame avec cette affreufe connoiffance ? Je fuis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le

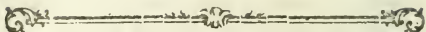
même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime : l'Univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste désert que je remplis des cris de mon amour : entends-les, cher objet de ma tendresse ; sois-en touché ; permets que je meure.....

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre ; c'est la timide nature qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne, pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais c'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets.....

Que la mer abyme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie & mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur : il n'a reçu que ton image ; il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le sens encore, je le dis pour la dernière fois.



LETTRE SEPTIEME.

A Z A, tu n'as pas tout perdu, tu regnes encore sur un cœur : je respire. La vigilance de mes surveillans a rompu mon funeste dessein ; il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussi-tôt détruit que formé. Oserois - je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison, anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix ; j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vue sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir , on prend la férocité pour du courage , & la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot , un regard , une surprise nous rappellent à nous-mêmes : nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre héroïsme , pour fruit que le repentir , & que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévère punition. Abandonnée à l'amertume des remords , ensevelie sous le voile de la honte , je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place ;

je voudrois le dérober à la lumière : mes pleurs coulent en abondance ; ma douleur est calme ; nul son ne l'exhale ; mais je suis tout à elle. Puis - je trop expier mon crime ? il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours, ces Sauvages bienfaifans voudroient me faire partager la joie qui les transporte : je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais , quand elle me feroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes.

Leurs danfes, leurs cris de joie, une liqueur rouge, semblable au *Maïs* (1), dont ils boivent abon-

(1) Le *Maïs* est une plante dont les Indiens font une boiffon forte & falutaire ; ils en préfentent au Soleil les jours de fes fêtes,

damment , leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir , ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'Astre divin , si la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres. Mais , loin de prendre part à la joie publique , depuis la faute que j'ai commise , il n'en prend qu'à ma douleur. Son zele est plus respectueux , ses soins plus assidus , son attention plus pénétrante.

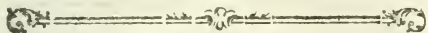
Il a deviné que la présence continuelle des Sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon af-

& ils en boivent jusqu'à l'ivresse après le sacrifice. Voyez *l'Histoire des Incas*, T. II, pag. 151.

fliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns : je n'ai presque plus que les siens à supporter.

Le croirois-tu , mon cher Aza ? il y a des momens où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets : le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vu dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas ! que cette illusion est passagere , & que les regrets qui la suivent sont durables ! Ils ne finiront qu'avec ma vie , puisque je ne vis que pour toi.





LETTRE HUITIÈME.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce? Le *Cacique* avoit déjà essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin, pressé par de nouvelles instances, je m'y suis laissé conduire. Ah! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance!

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espece de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement où, sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pu atteindre.

En même temps, il m'a fait entendre, par des signes qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que sa vue étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte : l'espérance, comme un trait de lumière, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur. Il est certain que l'on

me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir ; il est évident qu'elle est une portion de ton Empire , puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans (1). Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes lois ?

Oui , cher Aza , je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour , ma raison , mes désirs , tout m'en assure. Je vole dans tes bras : un torrent de joie se répand dans mon ame ; le passé s'évanouit ; mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés :

(1) Les Indiens ne connoissoient pas notre hémisphere , & croyoient que le Soleil n'éclaircit que la terre de ses enfans.

l'avenir seul m'occupe ; c'est mon unique bien.

Aza , mon cher espoir , je ne t'ai pas perdu ; je verrai ton visage , tes habits , ton ombre ; je t'aimerai , je te le dirai à toi-même. Est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?





LETTRE NEUVIÈME.

QUE les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! Le temps, ainsi que l'espace, n'est connu que par ses limites. Nos idées & notre vue se perdent également par la constante uniformité de l'un & de l'autre. Si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du temps, & que, si elles nous abandonnent, ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du temps, que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre

féparation, mon ame & mon cœur, également flétris par l'infortune, reftoient enfevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant : les jours s'écouloient fans que j'y priffé garde : aucun espoir ne fixoit mon attention fur leur longueur : à présent que l'efpérance en marque tous les infans, leur durée me paroît infinie ; & je goûte le plaifir, en recouvrant la tranquillité de mon efprit, de recouvrer la faculté de penfer.

Depuis que mon imagination eft ouverte à la joie, une foule de penfées qui s'y préfentent, l'occupent jufqu'à la fatiguer. Des projets de plaifirs & de bonheur s'y fuccedent

succèdent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité ; celles même dont je ne m'étois point apperçue , s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours j'entends plusieurs mots de la langue du *Cacique* , que je ne croyois pas savoir. Ce ne sont encore que les noms des objets : ils n'expriment point mes pensées, & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déjà quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je fais que le nom du *Cacique* est *Déterville* ; celui de notre maison flottante, *Vaisseau* ; & celui de la terre où nous allons , *France*.

Ce dernier nom m'a d'abord

effrayée : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune contrée de ton Royaume ; mais, faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, & dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bientôt évanoui : pouvoit-il subsister long-temps avec la solide confiance que me donne sans cesse la vue du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet astre divin n'éclaire que ses enfans : le seul doute me rendroit criminelle. Je vais rentrer sous ton empire : je touche au moment de te voir : je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joie, la reconnoissance me prépare

un plaisir délicieux. Tu combleras d'honneur & de richesses le *Cacique* (1) bienfaisant qui nous rendra l'un à l'autre : il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, & son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi : loin de me traiter en esclave, il semble être le mien. J'éprouve à présent autant de complaisance de sa part, que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie. Occupé de moi, de mes inquié-

(1.) Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province, tributaires des *Incas*.

tudes , de mes amusemens , il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras , depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion , je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne répète souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton , l'air & la forme qu'il y emploie , me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa Nation.

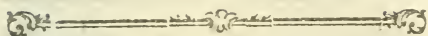
Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa langue. Dès que j'ai répété après lui , *Oui , je vous aime* , ou bien , *Je vous promets d'être à vous* , la joie se répand sur son visage ; il me baise

les mains avec transport, & avec un air de gaieté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte divin.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entièrement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chère espérance : je passe successivement de la crainte à la joie, & de la joie à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser; mais comment ralentir le mouvement d'une ame privée

de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir? Je ne le puis, mon cher Aza; je cherche des lumières avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je savois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, & je vois, avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des langues seroit-elle celle de l'ame? O cher Aza! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités! Mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi: nous touchons à la terre. La lumière de mes jours dissipera en un moment les ténèbres qui m'entourent.



LETTRE DIXIEME.

JE suis enfin arrivée à cette terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza; mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis : tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne, & ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer; mes erreurs répriment mes jugemens; je demeure incertaine; je doute presque de ce que je vois.

A peine étions-nous fortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le

rivage de la mer. Le Peuple, qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*; mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des Villes du Soleil: si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où *Dé-terville* m'a logée, mon cœur a tressailli; j'ai vu dans l'enfoncement, une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher *Aza*, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une résistance impénétrable, où je

voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile , les yeux attachés sur cette ombre , quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois ; je lui parlois , & je le voyois en même temps fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison ; ils offusquent le jugement : que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre ? faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois étoit la mienne ; mais de quoi cela m'inf-

truit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis - je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur , mon cher Aza : les moins habiles de cette contrée font plus savans que tous nos *Amautas*.

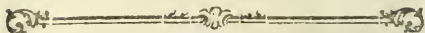
Déterville m'a donné une *China* (1) jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins ; & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas : leur présence réveille mes craintes. A la façon dont elles

(1) Servante ou femme de chambre.

me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cusco* (1). Cependant je ne puis encore juger de rien : mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes; mon cœur seul inébranlable ne désire, n'espère & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

(1) Capitale du Pérou.





LETTRE ONZIÈME.

QUOIQUE j'aie pris tous les
 soins qui sont en mon pouvoir pour
 requérir quelque lumière sur mon
 sort, mon cher Aza, je n'en suis
 pas mieux instruite que je l'étois
 il y a trois jours. Tout ce que
 j'ai pu remarquer, c'est que les
 Sauvages de cette contrée paroissent
 aussi bons, aussi humains que le
Cacique ; ils chantent & dansent,
 comme s'ils avoient tous les jours
 des terres à cultiver (1). Si je
 m'en rapportois à l'opposition de

(1) Les terres se cultivoient en commun
 au Pérou ; & les jours de ce travail étoient
 des jours de réjouissance.

leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste Pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées ; & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer ; il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vu, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du temps qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la langue du pays pourra

m'apprendre la vérité, & finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'instruire ; je profite de tous les momens où Détéville me laisse en liberté, pour prendre des leçons de ma *China* ; c'est une foible ressource : ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *Cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espece de langage qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison où, sans cette intelligence, je me ferois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre

plus grande & plus ornée que celle que j'habite : beaucoup de monde y étoit assés. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vue, me déplut : les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer, & qui recommençoient lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais, ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettrai une faute si je sortois, & je me

gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit fans sujet ; je restai donc , & portant toute mon attention sur ces femmes , je crus démêler que la singularité de mes habits caufoit feule la surprife des unes , & les ris offenfans des autres ; j'eus pitié de leur foibleffe : je ne pensai plus qu'à leur perfuader , par ma contenance , que mon ame ne différoit pas tant de la leur , que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas* (1), s'il n'eût été vêtu de noir , vint me prendre par la

(1) Les *Curacas* étoient de petits Souverains d'une contrée ; ils avoient le privilege de porter le même habit que les *Incas*.

main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas* (1) de la contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je fais, pour les avoir entendu prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! Les beaux yeux ! . . .* Un autre homme lui répondit : *Des graces, une taille de Nymphé ! . . .* Hors les femmes, qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots : je ne fais pas encore leur signification ; mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car, en les prononçant, leur visage étoit toujours riant.

(1) Nom générique des Princesses.

Le *Cacique* paroïffoit extrêmement fatisfait de ce que l'on difoit ; il fe tint toujours à côté de moi, ou, s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, fes yeux ne me perdoient pas de vue, & fes fignes m'avertiffient de ce que je devois faire : de mon côté, j'étois fort attentive à l'observer, pour ne point bleffer les ufages d'une Nation fi peu inftruite des nôtres.

Je ne fais, mon cher Aza, fi je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité fi impatiente, que, les paroles ne leur fuffifant pas pour s'exprimer, ils

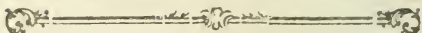
parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix : ce que j'ai vu de leur agitation continuelle m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique*, qui m'ont tant causé d'embarras, & sur lesquels j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baïsa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes ; il les baïsa même au visage ; ce que je n'avois pas encore vu : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit ; & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idée.

A juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides; ils prendroient notre air sérieux & modeste, pour de la stupidité; & la gravité de notre démarche, pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza? malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux. Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables; &, si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la di-

versité des objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi efface les agrémens de leur nouveauté : toi seul fais mon bien & mes plaisirs.





LETTRE DOUZIEME.

J'AI passé bien du temps, mon cher Aza , sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation. J'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas* , Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie , elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets. Quoique je dusse

être accoutumée à ses effets, je ne pus encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas : peut-être je regretterois davantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder partout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte, & nous regarda longtemps sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China*, & se remit à sa place sans s'en appercevoir :

les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en savoir la raison.

Cependant, afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main; & ne pouvant exprimer mes sentimens, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques - uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne fais quel effet ils firent; dans ce moment-là, sur lui; mais ses yeux s'animerent, son visage s'enflamma; il vint à moi d'un
air

air agité : il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis , s'arrêtant tout - à - coup , il me serra fortement la main , en prononçant d'une voix émue : Non... le respect... sa vertu... & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux ; & puis il courut se jeter sur son siége , à l'autre côté de la chambre , où il demeura , la tête appuyée dans ses mains , avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus alarmée de son état , ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelque peine : je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder , &

je n'osai plus rien lui dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger. Il se leva : nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur : tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui, ni me servir des signes qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien : cependant nous mangions dans un temps si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je com-

pris à sa réponse , fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique*, après être parti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main : je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une fuite.

A peine eûmes - nous passé la dernière porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité, où il n'y a pas assez d'espace pour marcher, mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China*, & moi : ce petit endroit est agréablement

meublé : une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement (ô mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays !), je sentis cette machine ou cabane, je ne fais comment la nommer, je la sentis se mouvoir & changer de place : ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me faisoit ; le *Cacique*, attentif à mes moindres inquiétudes, me rassura, en me faisant voir, par une des fenêtres, que cette machine, suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas* (1) d'une espece qui nous est inconnue, marchaient devant nous , & nous traînoient après eux.

Il faut, ô lumiere de mes jours ! un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui moderent sa puissance , puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine , nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la pre-

(1) Nom générique des bêtes.

miere habitation qui se rencontre, & je n'en fors jamais fans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'Univers : quel bien aurois-je perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes, ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'Univers. Les campagnes immenses, qui se chan-

gent & se renouvellent fans cesse à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrasent & se reposent tout à la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du Monde entier. Cette erreur nous flatte; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nues transparentes, assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumière, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un Astre moins brillant s'élève, reçoit & répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du Soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible & parfaitement harmonique avec le silence qui regne sur la terre. Alors, revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénètre dans notre ame : nous jouissons de l'Univers, comme le possédant seuls ; nous n'y voyons

rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables ; & si quelques regrets viennent les troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie, pour nous renfermer dans les foibles prisons que les hommes se sont faites, & que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables, en les comparant aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante, pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du Ciel & de la terre ont un attrait si puissant sur

notre ame , celles des forêts , plus simples & plus touchantes , ne m'ont causé ni moins de plaisir , ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux , mon cher Aza ! En y entrant , un charme universel se répand sur tous les sens , & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir : les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre , & semblent frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux.

Une odeur agréable , mais indéterminée , laisse à peine discerner si elle affecte le goût (1) ou l'odo-

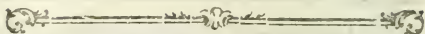
(1) J'ai cru , après avoir bien réfléchi sur cette phrase , que le terme *goût* devoit signifier

rat : l'air même , sans être apperçu , porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus , sans pouvoir en désigner l'organe.

O mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées , je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'Univers.

ici *palais* ; en effet , les odeurs agissent sur le palais comme sur l'odorat , ces deux sens ayant une intime communication l'un avec l'autre.





LETTRE TREIZIEME.

ME voici enfin, mon cher Aza, dans une Ville nommée *Paris* ; c'est le terme de notre voyage : mais, selon les apparences, ce ne fera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne me produisent que du tourment, & ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vue. Autant que j'en puis juger par le temps que nous avons employé à

traverser cette Ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées de *Quito*; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a faite de cette grande Ville; mais, hélas, quelle différence!

Celle-ci contient des ponts, des rivières, des arbres, des campagnes; elle me paroît un Univers plutôt qu'une habitation particulière. J'essayerois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons: elles sont si prodigi-

gieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pu les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles, & quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs, qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi-couchée sur un lit à-peu-près de la même forme

que celui des *Incas*, & de même métal (1). Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baïsa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa, mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que, si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenus un moment, le *Cacique* me fit approcher: elle jeta sur moi un regard dédaigneux; &, sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts

(1) Les lits, les chaises & les tables des *Incas* étoient d'or massif.

d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine, qui avoit fait quelques pas vers lui; il l'embrassa, aussi bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même manière que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* parut dans cette chambre, une jeune fille, à-peu-près de mon âge, accourut; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage, sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la dernière, mais avec une tendresse si naturelle, que mon cœur s'en

émuet. Hélas ! mon cher Aza , quels feroient nos transports , fi , après tant de malheurs , le fort nous réuniffoit !

Pendant ce temps , j'étois reftée auprès de la *Pallas* par refpect (1) ; je n'ofois m'en éloigner , ni lever les yeux fur elle. Quelques regards féveres , qu'elle jetoit de temps en temps fur moi , achevoient de m'intimider , & me donnoient une contrainte qui gênoit jufqu'à mes penfées.

Enfin , comme fi la jeune fille eût deviné mon embarras , après avoir quitté Déterville , elle vint

(2) Les filles , quoique du fang Royal , portoient un grand refpect aux femmes mariées.

me prendre par la main, & me conduisit près d'une fenêtre, où nous nous assîmes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais, ne pouvant m'exprimer selon mes desirs, je prononçai tout ce que je favois de sa langue.

Elle en sourit plus d'une fois, en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espece d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut, en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux,

repoussa ma main, qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

A quelque temps de là, une vieille femme d'une physionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison, & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées,

Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manières de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Détéville, qui ne s'étoit point opposé à l'espece de violence qu'on m'avoit faite, enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse fait augmenter ses peines, se présenterent à la fois sous les plus tristes aspects; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorais amèrement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*.

Dans la situation où j'étois, sa vue me parut un bonheur; je courus à elle, je l'embrassai en

versant des larmes : elle en fut touchée ; son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même , celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui contoïis mes chagrins , comme si elle eût pu m'entendre ; je lui faisois mille questions , comme si elle eût pu y répondre : ses larmes parloient à mon cœur ; les miennes continuoient à couler ; mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore de revoir Derterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger , & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu , chere idole de mon cœur , ce Ca-

cique est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption : l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible. Elle se jeta sur mon lit, & par mille caresses, elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir, que j'en sentoiss de n'en être point abandonnée : ils se

parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

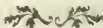
Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié : je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissements sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit *Céline*, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vu

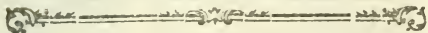
dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frere aîné, & l'autre jeune femme, l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique*; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable, que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du temps destiné au repos, à m'entretenir avec toi; c'est tout mon bien, c'est toute ma joie: c'est à toi seul, chere ame de mes pensées, que je développe mon cœur; tu feras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.



LETTRE



LETTRE QUATORZIEME.

SI je ne continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le temps que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde, qui se change & se renouvelle à tout moment, sans presque diminuer.

Cette distraction involontaire m'arrache souvent, malgré moi, à mes tendres pensées; mais, si je perds, pour quelques instans, cette

attention vive qui unit fans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bientôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vu de Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes sur-tout me paroissent avoir une bonté méprisable qui révolte l'humanité, & qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles, qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entre elles m'occasionna hier un affront qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le temps que l'assemblée étoit la plus nombreuse,

elle avoit déjà parlé à plusieurs personnes fans m'appercevoir : soit que le hafard , ou que quelqu'un m'ait fait remarquer , elle fit un éclat de rire , en jetant les yeux fur moi , quitta précipitamment fa place , vint à moi , me fit lever ; & , après m'avoir tournée & retournée , autant de fois que fa vivacité le lui fuggéra , après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention fcrupuleufe , elle fit figne à un jeune homme de s'approcher , & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnaffe à la liberté que l'un & l'autre fe donnoient , la richeffe des habits de la femme me la faifant prendre pour

une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme, tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui* (1), je n'osois m'opposer à leur volonté; mais ce Sauvage téméraire, enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des lois de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plutôt dit

(1) Prince du Sang; il falloit une permission de l'*Inca* pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

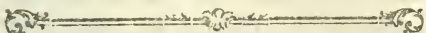
quelques paroles au jeune Sauvage , que celui - ci , s'appuyant d'une main sur son épaule , fit des ris si violens que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarrassa , & lui dit , en rougissant , des mots d'un ton si froid , que la gaieté du jeune homme s'évanouit ; & , n'ayant apparemment plus rien à répondre , il s'éloigna sans répliquer , & ne revint plus.

O mon cher Aza ! que les mœurs de ce pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle chèrement à mon souvenir ton tendre respect , ta sage retenue , & les charmes de l'honnêteté

qui régnoient dans nos entretiens !
Je l'ai senti au premier moment de
ta vue : toi seul réunis toutes les
perfections que la nature a répan-
dus séparément sur les humains ,
comme elle a rassemblé dans mon
cœur tous les sentimens de ten-
dresse & d'admiration, qui m'atta-
chent à toi jusqu'à la mort.





LETTRE QUINZIEME.

PLUS je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette Nation : eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gaieté de Céline, feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi

nous. Je ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire (1).

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matière admirable ; une autre fois ce sont des pierres légères & d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties

(1) Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre, sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

du corps : on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au cou, sur la chaussure ; & cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité singulière : les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres, d'une forme tranchante, servent à diviser toutes sortes d'étoffes dont on fait tant de morceaux que l'on veut, sans effort & d'une manière fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore ; mais, n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza : outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le *Cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me payeroit-il un tribut qu'il fait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus, m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent, sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Epouse, puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oëlla* (1).

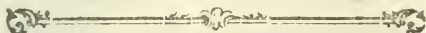
Cette conviction me rassure, & calme une partie de mes inquié-

(1) C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le Trône.

tudes : je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer, pour favoir du *Cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusque-là, j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humour de *Madame* (c'est le nom de la mere de *Déterville*) ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque, en toutes occasions, une froideur & un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause, &, par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

C'est pour moi une gêne insupportable : la contrainte regne par-tout où elle est. Ce n'est qu'à la dérobee que Céline & son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle : aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul temps où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir ; & , quoique je ne participe guere à leurs entretiens , leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un & de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza , ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi , & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entiere.



LETTRE SEIZIÈME.

IL me reste si peu de *Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si, en les épargnant, je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie : rien ne soulagera le poids de ton absence ; j'en ferai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur, pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette Nation fin-

guliere , pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je, dans la suite, me les rappeler sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai ; mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette contrée, qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, & de la méthode dont on se sert ici pour donner une forte d'existence aux pensées.

Cela se fait en traçant avec une plume de petites figures que l'on appelle *lettres*, sur une matiere blanche & mince que l'on nomme *papier*: ces figures ont des noms; ces noms, mêlés ensemble, représentent les sons des paroles; mais ces noms & ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que, si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire; je m'en donne bien davantage pour apprendre: cependant je fais si peu de progrès, que je renoncerois à l'entreprise, si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton fort &

du mien. Il n'en est point , mon cher Aza ! Aussi ne trouverai - je plus de plaisir que dans cette nouvelle & singuliere étude. Je voudrois vivre seule , afin de m'y livrer sans relâche ; & la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame* , me devient un supplice.

Dans les commencemens , en excitant la curiosité des autres , j'amusois la mienne ; mais , quand on ne peut faire usage que des yeux , ils sont bientôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur ; elles ont toujours les mêmes manieres ; & je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences

font plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais , en général , je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît : l'affectation me paroît son caractère dominant.

Si les démonstrations de zèle & d'empressement dont on décore ici les moindres devoirs de la société, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces Peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres : cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage ; si le penchant à la joie , que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere , choisiroient-ils pour leurs

amusemens des spectacles tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit où l'on représente , à - peu - près comme dans ton Palais , les actions des hommes qui ne sont plus (1), avec cette différence , que , si nous ne rappelons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux , je crois qu'ici on ne célèbre que les insensés & les méchans.

Ceux qui les représentent , crient & s'agitent comme des furieux : j'en ai vu un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes , qu'apparemment ils per-

(1) Les *Incas* faisoient représenter des especes de Comédies dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs,

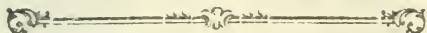
fécutent, pleurent fans cefle, & font des geftes de' défefpoir, qui n'ont pas befoin des paroles dont ils font accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un Peuple entier, dont les dehors font fi humains, fe plaife à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili ou accablé leurs femblables.

Mais peut-être a-t-on befoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu. Cette penfée me vient fans la chercher; fi elle étoit jufté, que je plaindrois cette Nation! La nôtre, plus favorifée de la nature, chérit le bien par fes

propres attraits ; il ne nous faut que des modeles de vertu pour devenir vertueux , comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.





LETTRE DIX-SEPTIEME.

JE ne fais plus que penser du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis, pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là, cruel, effrayant, révolte la raison, & humilie l'humanité : celui-ci, amusant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon sens; il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes que le premier. On y représente aussi quelques

actions de la vie humaine ; mais, soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants & des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle ; car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue ; & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il diffère suivant les différentes Nations. La nature, plus puissante & plus attentive aux besoins & aux plaisirs de ses créatures, leur

a donné des moyens généraux de les exprimer , qui font fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente , ou dans une douleur vive , que des paroles entendues dans une Partie du Monde , & qui n'ont aucune signification dans l'autre ; il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace , que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans

notre ame le plaisir gai , que le récit d'une histoire divertissante , ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement.

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter ; du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza , dans ce spectacle tout est conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ? J'en ressentis moi-même, & j'en emportoïs presque malgré moi, quand

quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous soutenions l'une l'autre, de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur, qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage, d'une figure aimable, aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline, qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la faisoit, tourna la tête languissamment vers lui, lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si

foible , que , la croyant attaquée d'un mal fubit , j'allois appeler Déterville pour la fecourir ; mais elle m'arrêta , & m'imposa filence en me mettant un de fes doigts fur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude , que de lui défobéir.

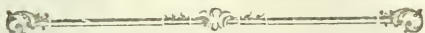
Le même foir , quand le frere & la foeur fe furent rendus dans ma chambre , Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçu ; fur le peu que je devinai de leur entretien , j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné , s'il étoit poffible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore , mon cher

Aza , te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais , hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déjà plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte ; l'affreuse vérité prend sa place ; mes pensées, errantes, égarées dans le vide immense de l'absence , s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le temps. O mes fidèles interpretes ! ô mes *Quipos* ! O mon cher Aza ! les voilà finis ! ma main tremblante cesse de les nouer. Cher Aza , il me semble que l'on nous sépare encore une fois , que l'on

m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus. Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignés l'un de l'autre !





LETTRE DIX-HUITIEME.

COMBIEN de temps effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la dernière fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant de m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t-il pas fallu pour la supporter ! Je ne vivois que dans l'avenir ; le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des désirs ; toutes mes réflexions, que des projets ; tous mes sentimens, que des espérances.

A peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interpretes de ma tendresse. Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher ! que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les fortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'entourne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent, m'a été funeste ! que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire,

étoit trompeuse ! A mesure que j'en ai acquis l'intelligence , un nouvel Univers s'est offert à mes yeux ; les objets ont pris une autre forme ; chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

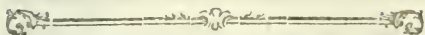
Mon esprit , mon cœur , mes yeux , tout m'a séduite ; le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le Monde entier , dont ton Empire n'occupe qu'une portion , ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent. Ne crois pas , mon cher Aza , que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables ; on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi les Peuples soumis à ton obéissance , je suis non-seulement sous une domination

étrangere , mais si éloignée de ton Empire , que notre Nation y feroit encore ignorée , si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t-il pas ce que la soif des richesses a pu faire ? Si tu m'aimes , si tu me désires , si tu penses encore à la malheureuse Zilia , je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi ; les périls à surmonter , les fatigues à supporter , seront des plaisirs pour mon cœur.





LETTRE DIX-NEUVIÈME.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un temps infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappelé avec peine à mon souvenir; je recommence; je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse; la vivacité de mes sentimens apla-

niroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasses aucune de mes actions; néanmoins elles sont depuis longtemps si peu intéressantes, & si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de temps que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue; cependant, à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur & de moi, je compris que

nous le perdions pour long-temps.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur , que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. A qui pourrois-je avoir recours , s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame* , dont je n'avois que trop deviné le dédain , & qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre , que par je ne fais quelle vanité qu'elle tiroit , dit-on , de ma naissance & du pouvoir qu'elle a sur moi , me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges , où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si, au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent, sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison; du moins leurs discours le font - ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil; ici

les murs, ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par des morceaux de fer croisés assez près l'un de l'autre pour empêcher de fortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors; c'est ce qu'on appelle des *Parloirs*.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au Maître qui me les donne; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou

d'une ignorance honteuse. Quoi qu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur & à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du spectacle où l'on chante, est son Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir; &, pour l'en empêcher plus sûrement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle; c'est que cette mere glorieuse & dénaturée profite d'un usage barbare, établi parmi les grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de

Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déjà obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle; son courage est soutenu par des lettres de son Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que, loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit, avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

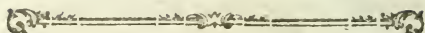
Confidente perpétuelle des siennes,

je l'écoute fans ennui , je la plains fans effort , je la console avec amitié ; & fi ma tendresse , réveillée par la peinture de la sienne , me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur , en prononçant seulement ton nom , l'impatience & le mépris se peignent sur son visage ; elle me conteste ton esprit , tes vertus , & jusqu'à ton amour.

Ma *China* même , (je ne lui fais point d'autre nom ; celui-là a paru plaissant , on le lui a laissé) ma *China* , qui sembloit m'aimer , qui m'obéit en toutes autres occasions , se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi ; ou , si je lui impose silence , elle sort : Céline arrive , il faut renfermer mon

chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles ; peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion, pour te conserver ma vie ; j'écarte la raison barbare, qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza ; j'en suis certaine : sans toi la vie m'est un supplice.



LETTRE VINGTIÈME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza , toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne font guere moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette Nation , si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelque idée , tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entièrement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être défectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé

de pourvoir à la subsistance de ses Peuples , en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes & les malheurs viennent - ils presque tous des besoins mal satisfaits.

Le malheur des Nobles , en général , naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misère réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce , ou industrie ; la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée , pour vivre , de s'en rapporter à l'humanité des autres ; les effets en

font si bornés , qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or , il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien , il est impossible d'avoir de l'or ; & , par une incon séquence qui blesse les lumieres naturelles , & qui impatiente la raison , cette Nation orgueilleuse , suivant les lois d'un faux honneur qu'elle a inventé , attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain , ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état : ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses su-

jets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les lois. Mais, hélas ! que la manière méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire de cruelles réflexions sur moi-même ! Je n'ai ni or, ni terres, ni industrie ; je fais nécessairement partie des Citoyens de cette Ville. O Ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise, me soit étranger; quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi. Cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient, malgré moi, par des bienfaits dont je me croyois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays, me donne en

général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus , mon cher Aza , n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croyois d'or , n'en ont que la superficie ; leur véritable substance est de bois : de même , ce qu'ils appellent politesse , cache légèrement leurs défauts sous les dehors de la vertu ; mais , avec un peu d'attention , on en découvre aussi aisément l'artifice , que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *Livres* : quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent , ils me sont fort utiles ;

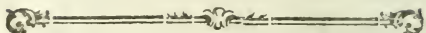
j'en tire des notions ; Céline m'explique ce qu'elle en fait, & j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres, ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le désir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprends qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumières, tous les secours dont j'ai besoin : mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction.

faction. Quoique Céline lise assez souvent , elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avoit-elle pensé que les livres fussent faits par des hommes ; elle en ignore les noms , & même s'ils vivent encore.

Je te porterai , mon cher Aza , tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages ; je te les expliquerai dans notre langue , je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?





LETTRE VINGT-UNIÈME.

JE ne manquerai plus de matière pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux* ; instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un grand Seigneur, savant comme un *Amauta*, il fait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion. Son entretien, plus utile qu'un Livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goûtée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embrasser.

De la façon dont'il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la Loi naturelle, & en vérité aussi pures que les nôtres; mais je n'ai pas l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les usages de la Nation; j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

A l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Mancocapac*, & du marais *Tificaca* (1); la morale

(1) Voyez l'histoire des *Incas*.

en est si belle , que j'aurois écouté le *Cusipata* avec plus de complaisance , s'il n'eût parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pu appliquer à ses raisonnemens ce qu'il oppo-
soit aux miens ; mais si les lois de l'humanité défendent de frapper son semblable , parce que c'est lui faire un mal , à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs , un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis , dès qu'il me fut possible , pour faire

des questions sur l'éloignement de la Ville de Paris à celle de *Cusco*, & sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, & quoiqu'il me dessinât la distance de ces deux Villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de savoir que la chose étoit possible, pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls auxquels je m'exposerois : cepen-

dant ma résolution n'en fut point ébranlée ; je priai le *Cusipata* avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail , il me dit seulement que Déterville , par sa haute naissance & par son mérite personnel , étant dans une grande considération , pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne , il pouvoit plus aisément que personne, me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour , qu'il m'assura être prochain , il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce

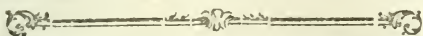
généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi fans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

Ce favant homme m'apprit aussi comment le hafard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit

forti victorieux , après avoir pris plusieurs vaisseaux aux Espagnols , entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin , mon cher Aza , s'il a confirmé mes malheurs , il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes , & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines ; j'attends le reste du retour de Déterville : il est humain , noble , vertueux , je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi , quel bienfait ! quelle joie ! quel bonheur !





LETTRE VINGT-DEUXIEME.

J'AVOIS compté, mon cher Aza, me faire un ami du favant *Cusifata*; mais une seconde visite qu'il m'a faite, a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & sincere, cette fois je n'ai trouvé que de la rudeffe & de la fauffeté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille fur les inté-rêts de ma tendresse, je voulus fatis-faire ma curiosité fur les hommes merueilleux qui font des livres; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux; enfin

des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne fais ce que le *Cusifata* trouva de plaissant dans mes questions , mais il sourit à chacune , & n'y répondit que par des discours si peu mesurés , qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet , si je l'en crois , ces hommes , sans contredit au-dessus des autres par la noblesse & l'utilité de leur travail , restent souvent sans récompense , & sont obligés , pour l'entretien de leur vie , de vendre leurs pensées , ainsi que le peuple vend , pour subsister , les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être ?

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplait guere moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction; celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage; mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la première fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convaincans, que je ne trouvai que ma tendresse pour toi, qui pût les combattre; je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaie, & paroissant douter de la vérité de mes

paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui, tout insipides qu'elles étoient, ne laisserent pas de m'offenser; je m'efforçai de le convaincre de la vérité; mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses paroles devinrent séveres; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre; enfin, que je ne pouvois t'aimer sans crime.

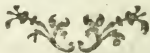
A ces paroles insensées, la plus vive colere s'empara de mon ame; j'oubliai la modération que je m'étois prescrite; je l'accablai de reproches; je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles;

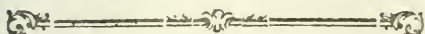
je lui protestai mille fois de t'aimer toujours ; & , sans attendre ses excuses , je le quittai , & je courus m'enfermer dans ma chambre , où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

O mon cher Aza , que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la première des vertus est de faire du bien , d'être fidelle à ses engagements ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formés. Elle ordonne la reconnoissance , & semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable , si je te rétablissois sur le Trône de tes Peres ; je suis criminelle , en te confer-

vant un bien plus précieux que tous les Empires du Monde. On m'approuveroit, si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Pérou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne possède que ma tendresse, on veut que je te la ravisse; il faut être ingrate, pour avoir de la vertu. Ah, mon cher Aza! je les trahirois toutes si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs lois, je le serai à mon amour, je ne vivrai que pour toi.





LETTRE VINGT-TROISIEME.

JE crois , mon cher Aza , qu'il n'y a que la joie de te voir , qui pourroit l'emporter sur celle que ma causée le retour de Déterville ; mais , comme s'il ne m'étoit plus permis d'en goûter sans mélange , elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre , quand on vint mystérieusement l'appeler ; il n'y avoit pas long - temps qu'elle m'avoit quittée , lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus. Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne diffimulai point le plaisir que j'eus de le voir ; je lui dois de l'estime & de l'amitié ; ces sentimens font presque des vertus : je les exprimai avec autant de vérité que je les sentoís.

Je voyois mon libérateur , le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi , de ma tendresse , de mes desseins , ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore françois lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ! combien d'éclaircissémens à lui demander ! combien de reconnoissances à lui témoigner ! Je voulois tout dire à la fois , je disois mal , & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce temps-là, que la tristesse, qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit & faisoit place à la joie : je m'en applaudiffois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attends tout ? Cependant ma sincérité le jeta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit partie en même temps que j'étois entrée : peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville, attentif à mes paroles, paroïsoit se plaire à les entendre, sans songer à m'interrompre : je ne

fais quel trouble me faifit , lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage , & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent , je les cherchois ; il profita d'un moment de silence , & mettant un genou en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées , il me dit d'une voix émue : A quel sentiment , divine Zilia , dois - je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux , que dans vos discours ? Suis - je le plus heureux des hommes , au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne fais , lui répondis - je , quel chagrin Céline a

pu vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t-il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je en l'interrompant, moi, je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur ; je me haïrois moi-même, si je croyois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit, à l'avidité de ses regards, qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre

ce charmant aveu ; je ne puis le croire , lors même que je l'entends. Zilia , ma chere Zilia , est-il bien vrai que vous m'aimez ? Ne vous trompez - vous pas vous - même ? Votre ton , vos yeux , mon cœur , tout me séduit. Peut-être n'est - ce que pour me plonger plus cruellement dans le défespoir dont je fors.

Vous m'étonnez , repris - je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois , si je n'ai pu me faire entendre par des paroles , toutes mes actions n'ont - elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non , répliqua-t-il , je ne puis encore me flatter : vous ne parlez pas assez bien le françois pour détruire mes justes craintes ; vous ne

cherchez point à me tromper, je le fais ; mais expliquez - moi quel sens vous attachez à ces mots adorables : *Je vous aime*. Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis - je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernières paroles ; ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il, que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-

elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous fentez tout ce que vous dites ? Non , lui dis-je , le sentiment que j'ai pour Aza , est tout différent de ceux que j'ai pour vous : c'est ce que vous appelez l'amour.....

Quelle peine cela peut-il vous faire , ajoutai-je , en le voyant pâlir , abandonner la grille , & jeter au Ciel des regards remplis de douleur ? j'ai de l'amour pour Aza , parce qu'il en a pour moi , & que nous devons être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes , s'écria-t-il , que vous trouvez entre vous & lui , puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il ? repris-je. Vous n'êtes point de ma Nation : loin que vous m'ayiez choisie pour votre Epouse , le hasard seul nous a joints , & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère , me répliqua-t-il , pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre , paresseux , ennemi de l'artifice , les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes , & la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois , ne

m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vécu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vue : votre beauté me frappa ; mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous savez, Zilia, si j'ai respecté cet objet de mon adoration ! Que ne m'en a-t-il pas coûté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation ! Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ! Mais, loin de vous
offenser,

offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais, je le sens, ma mort fera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé ; hélas ! quel sacrifice ! Je ne fais, si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien ! Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chère, ordonnez donc que je vive. Que faut-il faire, lui dis-je ? M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours

de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai jusqu'à la mort. Je ne fais, ajoutai-je, si vos lois vous permettent d'aimer deux objets de la même manière; mais nos usages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres; la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang-froid vous m'affaînez! s'écria-t-il. Ah, Zilia! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise! Eh bien! continua-t-il, après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette

sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner ; ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiraient de mon fort, & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de règle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il avec

un sang-froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant : vous ferez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza : des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur ; mes larmes coulerent en abondance ; elles m'empêcherent longtemps de répondre à Déterville, qui, de son côté, gardoit un morne silence. Eh bien ! lui dis-je enfin, je ne le verrai plus ; mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me

rendre la vie moins insupportable, & je mourrai contente, pourvu que vous me promettiez de lui faire favoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t-il en se levant brusquement : oui, s'il est possible, je ferai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit & me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de fortir, abymée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler :

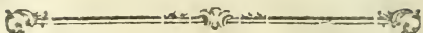
j'y ferois restée long - temps , si Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Détérville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appeloit le malheur de son frere. Ensuite tournant sa douleur en colere , elle m'accabla des plus durs reproches , sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pu lui dire ? Mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser : je sortis ; elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre , j'y suis restée un jour sans oser paroître , sans avoir eu de nouvelles de personne , & dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline , le défef-poir de fon frere , fes dernieres pa-roles , auxquelles je voudrois & je n'ofe donner un fens favorable , livrerent mon ame tour-à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le feul moyen de les adoucir étoit de te les pein-dre , de t'en faire part , de chercher dans ta tendrefle les confeils dont j'ai befoin : cette erreur m'a foute-nue pendant que j'écrivois ; mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre eft finie , & les caracteres n'en font tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je fouffre ; tu ne fais pas même fi j'exifte , fi je t'aime. Aza , mon cher Aza , ne le fauras-tu jamais !



LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

JE pourrois encore appeler une absence le temps qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la dernière fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie que l'on nomme la *fièvre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors; je ne doute pas qu'elle n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu

tous les soins qui dépendoient d'elle ; c'étoit d'un air si froid ; elle a eu si peu de ménagement pour mon ame , que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frere , l'indispose contre moi ; elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux : la honte de paroître ingrate m'intimide ; les bontés affectées de Céline me gênent ; mon embarras la contraint ; la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariétés & de peines de la part du frere & de la sœur , je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leur destinée.

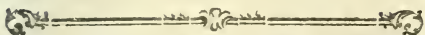
La mere de Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractère ; elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espere que les Gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville, défintéressé pour lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours , il lui écrit soir & matin ; ses lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi , d'inquiétudes si vives sur ma santé , que , quoique Céline affecte , en me les lisant , de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires , je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Détéville ne les écrive, afin qu'elles me soient lues; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendrait, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages; je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même: aucune tache ne fouilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit; à présent je ne puis penser, sans une forte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes à qui je dois la vie; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je

leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords, Aza, que je t'aime !





LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

QUE la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! J'ai résisté long-temps aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complaisance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au Parloir. A la vue du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite ; je me repentois déjà de ma démarche ; j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroïssoit en droit de me faire.

Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez - moi, Zilia, m'a-t-il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleur. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vue, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le temps de répondre : Voici, continua-t-il, une lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le fort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, & tout de suite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah ! mon

cher Aza, ai-je pu l'entendre fans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours font confervés, que tu es libre, que tu vis fans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire

tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien ! Zilia, me dit-il après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes instruite du fort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne foyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarrassée de ma réponse, je craignois

d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien ; je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline ; je voudrois ne vous point quitter ; admirer sans cesse vos vertus ; payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si chères, j'emporterai des regrets éternels. Mais..... Quoi ! Zilia,

s'écria-t-il, vous voulez nous quitter? Ah! je n'étois point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour, m'avoient affermi contre ce coup mortel, je l'aurois préparé moi-même: mais je ne puis me séparer de vous; je ne puis renoncer à vous voir: non, vous ne partirez point, continua-t-il avec emportement, n'y comptez pas: vous abusez de ma tendresse, vous déchirez un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia! voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur!

C'est vous , lui dis-je effrayée de sa résolution , c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié , ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui feroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter ; ne me forcez pas à me plaindre de vous ; laissez-moi chérir votre nom , le porter au bout du monde , & le faire révéler à des Peuples adorateurs de la vertu.

Je ne fais comment je prononçai ces paroles ; mais Détéville ,

fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura longtemps dans une profonde méditation : de mon côté, je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole, & me dit avec une espèce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice ; mais renonce-t-on de sang-froid à la vue de tant de charmes ? Vous le voulez, vous ferez obéie. Quel sacrifice, ô Ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins, si la mort..... N'en parlons plus, ajouta-t-il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit : donnez-moi deux jours

pour m'affurer de moi-même ; je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia : puisse l'heureux Aza sentir tout son bonheur ! En même temps il sortit.

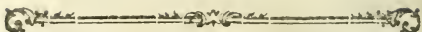
Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point ; une lettre étoit trop peu pour mon cœur ; elle

m'auroit rappelé ton absence. Je te voyois ; je te parlois , cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu avois joint à la précieuse lettre que j'ai reçue , quelques gages de ta tendresse ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi , tu es instruit de mon sort , & rien ne me parle de ton amour ! Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la Religion de ce Peuple téroce. Quelle est-elle ? Exige-t-elle que tu renonces à ma tendresse ,

comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne. Non ; tu l'aurois rejetée. Quoi qu'il en soit, mon cœur est sous tes lois ; soumise à tes lumieres , j'adopterai aveuglément tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ? Bientôt réunie à mon bien , à mon être , à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai plus que pour t'aimer.





LETTRE VINGT - SIXIEME.

C'EST ici, mon cher Aza, que je te reverrai : mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je fors de l'entrevue que Déterville m'avoit assignée. Quelque plaisir que je me fois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plutôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence, que tu peux être ici en moins de temps qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que, quoiqu'il m'ait généreusement
 laissé

laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre ; le temps est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être, avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret sur le parti que je prends, & ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que, pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des pieces d'argent & quelquefois d'or, dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu savoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris

qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos (1). Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce Peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Détérville. Mais pourrois-je me résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ? Je ne le puis, mon cher Aza ; cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

(1) Les *Incas* avoient établi sur le chemin de grandes maisons, où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénètre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passés, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les apprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur

pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglément le penchant de mon cœur; j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols, dont la seule idée me faisoit d'horreur: je trouve une satisfaction dans la certitude de ne les revoir jamais: la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié: je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Détéville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la Ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France? Il te plaira, mon cher Aza; quoique la sincérité en soit bannie,

on y trouve tant d'agrémens , qu'ils font oublier les dangers de la société.

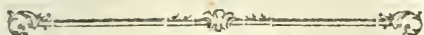
Après ce que je t'ai dit de l'or , il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter : tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer , & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes sentimens ne feront estimés que de Déterville & de moi. Il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes lettres ; il m'a assuré que tu trouverois des Interpretes pour t'expliquer les dernières.

On vient me demander le paquet ; il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie : je conti-

nuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !





LETTRE VINGT-SEPTIEME.

DEPUIS que je fais mes lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage; mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables; & pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son Amant tous les jours; son mariage n'est retardé que par les apprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne

penſe plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation, que ſi je devois à ſon amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en ſoit le motif, nous ſommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un ſentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait ſentir tout le prix, par une complaiſance qui m'a fait paſſer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieufe d'étoffes, d'habits, de bijoux de toute eſpece; elle eſt accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la ſienne, &, après m'avoir conſultée ſur les différentes beautés de tant d'ajuste-
mens, elle

a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, &, d'un air empressé, elle commandoit déjà à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir; mais, voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis? Je vous dois la vie & tout ce que j'ai; c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je fais que, selon vos Lois, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux

qui les reçoivent , la honte en est effacée. Attendez donc que je n'en aie plus aucun besoin , pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance , ajoutai-je d'un ton plus modéré , que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains ; celui qui reçoit s'honore (1) autant que celui

(1) Il y a en effet , pour un cœur généreux , autant , & peut-être plus de mérite à recevoir qu'à donner , parce que l'action de donner flatte naturellement l'amour - propre , au lieu que celle de recevoir le mortifie. C'est donc un effort pénible qu'un cœur généreux se fait à lui-même , & une espede de victoire qu'il remporte sur sa vanité , que de consentir à recevoir. Voilà sans doute quel est le sens de l'Auteur , quand il dit que chez les Péruviens celui qui reçoit ne s'honore pas moins que celui qui donne.

qui donne : vous m'avez appris à penser autrement ; n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie, plus touchée de mes larmes, qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié : Nous sommes bien éloignés, mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse ; il nous fiéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frere généreux ; c'étoit le plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnaissance : l'usage, dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais, puisque vous en êtes

offensée , je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t-elle répondu en souriant ; mais permettez-moi d'en écrire un mot à Déterville. Je l'ai laissé faire , & la gaieté s'est rétablie entre nous ; nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au temps où on l'a demandée au Parloir ; elle vouloit m'y mener : mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ? Loin d'en chercher d'autres , j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la maison religieuse , pour demeurer dans la sienne , quand elle fera mariée ; mais si j'en suis crue,.....

Aza , mon cher Aza , par quelle agréable surprise ma lettre fut - elle hier interrompue ! Hélas ! je croyois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur ; je n'y comptois plus ; je n'y pensois même pas : j'en suis environnée , je les vois , je les touche , & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois , je vis entrer Céline , suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres , qu'ils portoient ; ils les posèrent à terre , & se retirèrent. Je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déjà en secret , lorsque Céline me dit , en me présen-

tant les clefs : Ouvrez , Zilia , ouvrez fans vous effaroucher ; c'est de la part d'Aza. Je la crus. A ton nom , est-il rien qui puisse arrêter mon empressement ? J'ouvris avec précipitation , & ma surprise confirma mon erreur , en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vue pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus , mêlé de tristesse & de joie , de plaisir & de regret , remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos autels ; je les couvris de respectueux baisers , je les arrosai de mes larmes ; je ne pouvois m'en arracher : j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon ivresse ,

en me donnant une lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi ; mes transports redoublerent : mais , quoique je la déchiffrasse avec peine , je connus bientôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me fera plus aisé , mon cher Aza , de te la copier , que de t'en expliquer le sens.

BILLET DE DÉTERVILLE.

» Ces trésors sont à vous , belle
» Zilia , puisque je les ai trouvés
» sur le vaisseau qui vous portoit.
» Quelques discussions arrivées en-
» tre les gens de l'équipage , m'ont
» empêché jusqu'ici d'en disposer
» librement. Je voulois vous les

» présenter moi-même : mais les
» inquiétudes que vous avez témoi-
» gnées ce matin à ma sœur, ne
» me laissent plus le choix du mo-
» ment. Je ne saurois trop tôt
» dissiper vos craintes ; je préfère-
» rai, toute ma vie, votre satis-
» faction à la mienne «.

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase que le hasard, plus que la cupidité, a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même (mon cœur l'a reconnu) que tes lèvres touchèrent le jour où tu voulus

bien goûter du *Aca* (1) préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tout ce qu'on me rendoit, j'appelai les gens qui les avoient apportés; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville : mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia ! me dit-elle. Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ? Rappelez votre équité, si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eût dans mon action plus d'orgueil & de vanité.

(1) Boisson des Indiens.

que de générosité. Que les vices font près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer, pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide ; ne dédaignez pas quelques modeles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux arbuſtes d'or chargés d'oiseaux & d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille

d'argent que je remplis de coquilles, de poissons, & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisiss ensuite plusieurs Idoles des Nations vaincues (1) par tes Ancêtres, & une petite statue (2) qui représentoit une Vierge du Soleil ; j'y joignis un Tigre, un Lion, & d'autres animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déter-

(1) Les *Incas* faisoient déposer dans les Temples du Soleil les Idoles des Peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'*Inca Huaina* consulta l'Idole de Rimace. *Histoire des Incas*, tom. 1, pag. 350.

(2) Les *Incas* ornoient leurs maisons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

ville. Ecrivez-lui donc , me dit-elle en fouriant ; fans une lettre de votre part , les préfens feroient mal reçus.

J'étois trop fatisfaite pour lui rien refufer ; j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoiffance : & , lorsque Céline fut sortie , je distribuai de petits préfens à fa *China* & à la mienne , & j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été fans choix , mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi , tout ce qui a des rapports intimes avec ton fouvenir , n'est point forti de mes mains.

La chaise d'or (1) que l'on con-

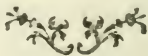
(1) Les *Incas* ne s'affeyoient que fur des fieges d'or maffif.

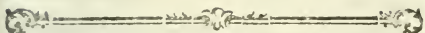
fervoit dans le Temple pour le jour des visites du *Capa-Inca*, ton auguste Pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de Trône, me représente ta grandeur & la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération ; je me prosterne devant elle : mon esprit l'adore, & mon cœur est tout à toi. Les deux palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du Trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs, des oiseaux répandus avec symétrie dans tous les coins

de ma chambre , forment en raccourci l'image de ces magnifiques jardins (1) , où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeler ton amour , ma joie , mon bonheur ; enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.

(1) On a déjà dit que les jardins du Temple , & ceux des Maisons Royales , étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or & en argent. Les Péruviens imitoient jusqu'à l'herbe appelée *Mais* , dont ils faisoient des champs tout entiers.





LETTRE VINGT-HUITIEME.

JE n'ai pu résister, mon cher Aza, aux instances de Céline; il a fallu la suivre, & nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets, ne me suis-je pas arrachée à ma solitude! A peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcée de les abandonner; & pour combien de temps? Je l'ignore.

La joie & les plaisirs dont tout le monde paroît être enivré, me rap-

pellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, où du moins à penser à toi. Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, & si propres à me distraire; & avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit & le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions; mais jusqu'ici, je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, & je ne suis guere moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des
femmes

femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles; les uns & les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir, & celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leurs plaisanteries, s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza: je vois ici des prodiges, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande

qu'une Ville , ornée comme un Temple , & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables , dont je vois faire si peu d'usage , que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les Arts , qui sont ici tant au-dessus de la nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter , ils la surpassent ; & la manière dont ils font usage de ses productions , paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins , & presque dans un point de vue les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre , & les élémens fournis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises ,

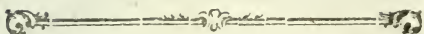
que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée nourrir & élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessité apparente que celle d'obéir aux Arts & d'orner l'Idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle est de suivre toutes fortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élaner rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, & sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vu renon-

çant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt définant un vaste tableau de lumière sur un Ciel obscurci par l'absence du Soleil, & tantôt nous montrant cet Astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza ! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petiteffe, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.





LETTRE VINGT-NEUVIEME.

C E n'est pas sans un véritable regret , mon cher Aza , que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette Nation charmante , mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin apaisé , j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi & une légéreté hors de toute croyance , que les François dévoilent les secrets de la perver-

sité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge , il ne faut ni finesse , ni pénétration , pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison , leur cœur & leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs , & qu'il remplace le bon sens & la raison , par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François est celle de paroître opulens. Le Génie , les Arts , & peut - être les Sciences , tout se rapporte au faste , tout concourt à la ruine des fortunes ; & comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour

multiplier les objets , je fais d'eux-mêmes qu'au mépris des biens solides & agréables que la France produit en abondance , ils tirent à grands frais , de toutes les Parties du Monde , les meubles fragiles & sans usage , qui font l'ornement de leurs maisons , les parures éblouissantes dont ils sont couverts , & jusqu'aux mets & aux liqueurs , qui composent leurs repas.

Peut-être , mon cher Aza , ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités , si les François avoient des trésors pour y satisfaire , ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit , après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos Lois , les plus sages qui aient été données aux hommes , permettent de certaines décorations dans chaque état , qui caractérisent la naissance ou les richesses , & qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du dérèglement de l'imagination , celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité & à la justice , qui me paroît un crime ; en un mot , c'est celui dont les François font idolâtres , & auquel ils sacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de Citoyens en état de porter le culte de l'Idole à son plus haut degré de splendeur , sans manquer au

devoir du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine , quel embarras , quel travail , pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie , de finesse & de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités , que leurs Ancêtres n'ont employé de prudence , de valeur & de talens utiles à l'Etat pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose , mon cher Aza ; j'entends tous les jours , avec indignation , des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité & d'adresse dans

les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'inspireroient - ils pas pour toute la Nation, si je ne savois, d'ailleurs, que les François pechent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légéreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche, c'est une mode; une habitude, on la suit; un incon-

vénient se présente , on le surmonte par une injustice : on ne croit que triompher d'une difficulté , mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons , l'indigence & le superflu ne sont séparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée , mais d'une manière bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence. Le chagrin & l'humeur président à ces entretiens , qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire , que l'on immole au superflu. Le reste

du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux, on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence; ils insultent gaiement à la mémoire de leurs Ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille , dit-on , & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils do-
toient leurs filles & ils établissoient
sur des fondemens solides la for-
tune du successeur de leur nom , &
tenoient en réserve de quoi répa-
rer l'infortune d'un ami , ou d'un
malheureux.

Te le dirai-je , mon cher Aza ?
malgré l'aspect ridicule sous lequel
on me présentoit les mœurs de
ces temps reculés , elles me plai-
soient tellement , j'y trouvois tant
de rapport avec la naïveté des nô-
tres , que , me laissant entraîner à
l'illusion , mon cœur tressailloit à
chaque circonstance , comme si
j'eusse dû , à la fin du récit , me

trouver au milieu de nos chers Citoyens ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages , les éclats de rire que je me suis attirés , ont dissipé mon erreur , & je n'ai trouvé autour de moi , que les François infensés de ce temps-ci qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles , n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux, qui gémissent de cette dépravation , m'ont assuré qu'autrefois , ainsi que parmi nous , l'honnêteté étoit dans l'ame , & l'humanité dans le cœur :

cela peut être ; mais , à présent , ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment ; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification , d'égards sans estime , & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons , un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin , ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour , on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme , de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques - uns , s'il ne falloit tout favoir d'une Nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour les supérieurs , & même pour les égaux , si , après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux , on fatisfaisoit aux besoins d'une soif pressante , sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; & ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis , si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelli-

gence & plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

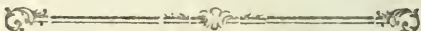
A l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exagération, aussitôt défavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, & ils appuient leurs pro-

testations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

O mon cher Aza ! que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots & à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de

leurs meilleurs livres , que l'esprit du beau monde consiste à dire agréablement des riens , à ne se pas permettre le moindre propos sensé , si on ne le fait excuser par les graces du discours ; à voiler enfin la raison , quand on est obligé de la produire.

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux , que le bon-sens & la raison , qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit , sont méprisés ici , comme tout ce qui est utile ? Enfin , mon cher Aza , sois assuré que le superflu domine si souverainement en France , que qui n'a qu'une fortune honnête , est pauvre ; qui n'a que des vertus , est plat ; & qui n'a que du bon sens , est sot.



LETTRE TRENTIEME.

LE penchant des François les porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Détéville, quoique exempt de la plus grande partie des défauts de sa Nation, participe néanmoins à celui-là.

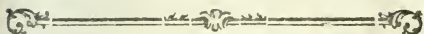
Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite, de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse & fort gaie,

la tristesse regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la lettre qu'il a écrite en Espagne, & savoir si elle peut être arrivée à présent; je voudrois avoir une idée juste du temps de ton départ, de celui que tu emploieras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel; mais, mon cher Aza, elle est bien plus chère, quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs qui occupent la compagnie , ne m'affecte ; ils sont trop bruyans pour mon ame : je ne jouis plus de l'entretien de Céline ; toute occupée de son nouvel Epoux , à peine puis - je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumières sur les différens objets de ma curiosité , & je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde , je n'ai d'amusemens que mes pensées ; elles sont toutes à toi , cher ami de mon cœur ; tu feras à jamais le seul confident de mon ame , de mes plaisirs & de mes peines.



LETTRE TRENTE-UNIEME.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Détéville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je défavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne fais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux, tout ce que je voyois m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver des

sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient, dans l'endroit le plus reculé du jardin.

A peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois enfévelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit à vos pieds; je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner

gner de vous , mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi , je me suis approché ; j'ai vu couler vos larmes ; je n'ai plus été le maître de mon cœur : cependant , si vous m'ordonnez de vous fuir , je vous obéirai. Le pourrez - vous , Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non , lui dis-je ; au contraire : affezez-vous ; je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits..... N'en parlons point , interrompit - il vivement. Attendez , repris-je en l'interrompant à mon tour ; pour être tout-à-fait généreux , il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'a-

vez rendu les précieux ornemens du Temple d'où j'ai été enlevée. Peut-être, en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit : je veux..... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flatteuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! Bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vu, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre

douceur & votre bonté me firent désirer dès - lors de gagner votre amitié. A mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne ; &, sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois - je pu me défendre des sentimens qui vous font dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! Jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous ; l'Amitié a

des yeux aussi-bien que l'Amour. Autrefois, après un moment d'absence, je ne vous voyois pas revenir, sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

— Votre raison ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens ; ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaicteur ; vos yeux embarras-

sent les miens ; je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame ; je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t-il en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t-il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit - ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour ex-

cessif, de l'indolence à la fureur ; faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste vous élèvera au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement. N'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre Amant : j'irai, loin de vous, adorer votre idée : elle fera la nourriture amère de mon cœur ; je vous aimerai, & ne vous verrai plus. Ah ! du moins n'oubliez pas....

Les sanglots étoufferent sa voix ; il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même : aussi touchée de

sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je ferai dans les miennes : Non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami ; contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presque autant que j'aime Aza ; mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t-il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t-il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaiffement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-

t-il d'un ton ferme ; adieu. Vous verrez bientôt Aza. Puisse-t-il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent ! puisse-t-il être tel que vous le désirez , & digne de votre cœur !

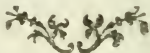
Quelles alarmes , mon cher Aza , l'air dont il prononça ces paroles ne jeta-t-il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fût mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître ; qu'il ne m'eût caché quelques lettres qu'il pouvoit avoir reçues d'Espagne ; enfin (oserai-je le prononcer ?) que tu ne fusses infidelle.

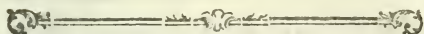
Je lui demandai la vérité avec

les dernières instances ; tout ce que je pus tirer de lui , ne fut que des conjectures vagues , aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes ; cependant les réflexions que je fis sur l'inconstance des hommes , sur les dangers de l'absence , & sur la légèreté avec laquelle tu avois changé de Religion , jeterent quelque trouble dans mon ame.

Pour la première fois ma tendresse me devint un sentiment pénible , pour la première fois je craignis de perdre ton cœur. Aza , s'il étoit vrai , si tu ne m'aimois plus.... Ah ! que jamais un tel soupçon ne fouille la pureté de mon cœur ! Non ; je serois seule coupable , si je m'arrêtois un moment à cette

pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non; c'est le désespoir qui a suggéré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble & son égarement ne devoient-ils pas me rassurer? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect? Il me le fut, mon cher Aza; mon chagrin se tourna tout entier contre lui; je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza, je t'aime si tendrement! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.





LETTRE TRENTE-DEUXIEME.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; & je me garde bien de faire là - dessus aucune question à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prends du sien , diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines , & le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari , assez éloi-

gnée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois

que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la Maison Religieuse, tu fais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction; je n'ai vu à la Campagne qu'une espece de société particuliere; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la Nation entiere, & que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage & de la taille, sur l'excellence du goût & du choix des parures, &

jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-temps sans m'appercevoir de la raison qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la Nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, & leur conversation celle de chaque particulier,

pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense , & quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise & de leur amour pour la vérité , au moyen de laquelle ils révelent sans scrupule les défauts , les ridicules , & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres n'a point d'exception , de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter , ni probité pour se faire croire. Tout est dit , tout

est reçu avec la même légéreté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans; je ferois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens, & de la simplicité de nos mœurs: s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux; l'exemple & la coutume sont les tyrans de leur conduite.

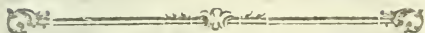
Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé

de ceux qui l'écoutent. Tel autre feroit bon , humain , fans orgueil , s'il ne craignoit d'être ridicule ; & tel est ridicule par état , qui feroit un modele de perfection , s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin , mon cher Aza , dans la plupart d'entre eux les vices font artificiels comme les vertus , & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils font. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance , imitation informe des êtres pensans , ils ont du poids aux yeux , de la légéreté au tact ; la surface colorée , un intérieur informe ; un prix apparent , aucune valeur réelle. Aussi ne font-ils guere estimés par les autres Na-

tions , que comme les jolies bagatelles le font dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentilleffes & les remet froidement à leur place.

Heureuse la Nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, & la vertu pour premier mobile.





LETTRE TRENTE-TROISIEME.

IL n'est pas surprenant , mon cher Aza , que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumieres qu'aucune autre Nation , ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes que les Etrangers remarquent en eux dès la premiere vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours , je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit , que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent , mon cher Aza , &

en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu (car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres), regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition; il se couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même,

oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre ; nos Lois y sont conformes (1). Ici, loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont foulagées ni par les Lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs

(1) Les Lois dispensent les femmes de tout travail pénible.

perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

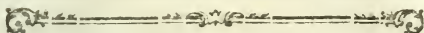
Je m'étois bien apperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la Nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du

vivant; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte & sans remords, ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la même manière dont ils sont obligés de se ven-

ger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne feroit plus; ou, retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominant entièrement les jeunes hommes, sur-tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage. O mon cher Aza! quelle seroit ma douleur, si, à ton arrivée, on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

LETTRE



LETTRE TRENTE-QUATRIEME.

IL m'a fallu beaucoup de temps , mon cher Aza , pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles font , & ce qu'on s'imagine qu'elles devroient être. On voudroit , comme ailleurs , qu'elles eussent du mérite & de la vertu ; mais il faudroit que la nature les fît ainsi : car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose , qu'elle me paroît être le chef-d'œuvre de l'inconséquence françoise.

On fait au Pérou , mon cher Aza , que , pour préparer les humains à la pratique des vertus , il faut leur inspirer dès l'enfance un courage & une certaine fermeté d'ame , qui leur forme un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens , & de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voient pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leurs sens , & l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité & leur foiblesse naturelle , par

une puérile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent ; on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne fais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils ; je ne m'en suis pas informée. Mais je fais que, du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une Maison Religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde ; que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes auxquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui sont incapables de leur former le cœur, qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la Religion si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans de petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité, pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde; &, si l'on en conserve encore quelques usages, à la manière dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espèce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les

premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même , dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos Vierges. Ce sentiment généreux , qui nous rend le juge le plus sévère de nos actions & de nos pensées , qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame , on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains Peuples barbares qui leur en refusent une.

Régler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage , composer l'extérieur , sont les points essentiels

de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins gênantes de leurs filles , que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace ; ils ne leur disent pas que la contenance honnête n'est qu'une hypocrisie , si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour - propre qui n'a d'effet que sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite , & qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur , à n'avoir point d'amans ; en leur présentant sans cesse

la certitude de plaire pour récompense de la gêne & de la contrainte qu'on leur impose ; & le temps le plus précieux pour former l'esprit, est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes, ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître ; ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissemens qu'il ne m'en faut là-

dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vu jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent, par le mot *bonté*, que la compassion naturelle que l'on éprouve à la vue d'un être souffrant, & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains; mais cette bonté tendre, réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse & discernement, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient

avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion , en ne révélant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a confiés ; mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte , délicate & nécessaire , pour ne point être à charge , pour ne blesser personne , & pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération , sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices. Si je parle de l'honnêteté des mœurs , de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France , & de la fermeté à mépriser & à fuir les vicieux de

qualité, je remarque, à leur embarras, qu'elles me soupçonnent de parler la langue Péruvienne, & que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes & de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle; il est rare qu'elles la parlent correctement; & je ne m'apperçois qu'avec une extrême surprise, que je suis à présent plus savante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne

leur appartiennent plus. La plupart des maris ne s'en occupent pas davantage. Il seroit encore temps de réparer les défauts de la première éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme , libre dans son appartement , y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement puériles , toujours inutiles , & peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides , plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle , son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires ,

de sa famille & de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit Univers que par la représentation. C'est une figure d'ornement pour amuser les curieux ; aussi, pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolérer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincérité de mon cœur, mon cher Aza, garde-toi bien de croire qu'il n'y ait point ici de

femmes de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la décence de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur esprit, attirent sur elles l'estime de tout le monde ; mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues & révérees par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici, bien plus communément que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite

& en vertu ; mais , comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur , & que leur orgueil ne pût supporter cette égalité , ils contribuent en toute maniere à les rendre méprifables , foit en manquant de confidération pour les leurs , foit en féduifant celles des autres.

Quand tu fauras qu'ici l'autorité eft entièrement du côté des hommes , tu ne douteras pas , mon cher Aza , qu'ils ne foient refponfables de tous les défordres de la fociété. Ceux qui , par une lâche indifférence , laiffent fuivre à leurs femmes le goût qui les perd , fans être les plus coupables , ne font pas les moins dignes d'être méprifés ; mais on ne fait pas affez d'attention à

ceux qui , par l'exemple d'une conduite vicieuse & indécente , entraînent leurs femmes dans le dérèglement , ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet , mon cher Aza , comment ne feroient-elles pas révoltées contre l'injustice des Lois qui tolèrent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité ? Un mari , sans craindre punition , peut avoir pour sa femme les manières les plus rebutantes ; il peut dissiper en prodigalités aussi criminelles qu'excessives , non-seulement son bien , celui de ses enfans , mais même celui de la victime qu'il fait gémir presque dans l'indigence , par une avarice pour les dépenses hon-

nêtes, qui s'allie très-communément ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une légère infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que, dans la suite, les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup, que de les croire capables de conserver de l'amour pour leurs maris, malgré l'indifférence & les dégoûts dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris ?

Le premier sentiment que la nature a mis en nous , est le plaisir d'être , & nous le sentons plus vivement & par degrés , à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens , & accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être , proportion qui devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi , mon cher Aza , c'est ton amour extrême , c'est la franchise de nos cœurs , la sincérité de nos sentimens , qui m'ont dévoilé les secrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié , ce sage & doux lien , devroit peut-être rem-

plir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime & sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne & qui exige une préférence exclusive , nous présente une idée si haute , si satisfaisante de notre être , qu'elle seule peut contenter l'avidité ambition de primauté qui naît avec nous , qui se manifeste dans tous les âges , dans tous les temps , dans tous les états ; & le goût naturel pour la propriété , acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble , d'un bijou , d'une terre , est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions ; quel doit être celui qui nous assure la possession

d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant, & qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général, & chéri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle incon séquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme, accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espece d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes ? Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge où les prétentions vont au-

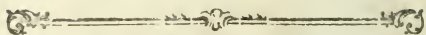
delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent, en leur refusant les lumières & les principes nécessaires pour les pratiquer ?

Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens & les maris se plaignent réciproquement du mépris qu'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaise éducation.

O mon cher Aza ! que les vices brillans d'une Nation, d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoûtent point de la naïve simplicité de nos mœurs. N'oublions jamais, toi, l'obligation

où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu; & moi, celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modele.





LETTRE TRENTE-CINQUIÈME.

Nos visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse je passai hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur, me sont agréables ! Mais combien elles me feront chères, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partîmes hier matin de Paris, Céline, son frère, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long ; nous arrivâmes de très-bonne heure à

une maison de campagne , dont la situation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant , fut d'en trouver toutes les portes ouvertes , & de n'y rencontrer personne.

Cette maison , trop belle pour être abandonnée , trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter , me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces Fées (1) dont elle m'avoit fait lire les histoires , où la maîtresse du logis étoit invisible , ainsi que les domestiques.

Vous la verrez , me répondit-elle ; mais comme des affaires im-

(1) Déités subalternes.

portantes l'appellent ailleurs pour toute la journée , elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence ; mais avant toutes choses , ajouta-t-elle , il faut que vous signiez le consentement que vous donnez , sans doute , à cette proposition ? Ah ! volontiers , lui dis - je en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plutôt prononcé ces paroles , que je vis entrer un homme vêtu de noir , qui tenoit une écriture & du papier déjà écrit ; il me le présenta , & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même parut un autre homme d'assez bonne mine , qui nous invita , selon la coutume ,
de

de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis , qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin, pour nous exciter à la joie : il me parloit en mille manieres de ses sentimens pour moi , mais toujours d'un ton flatteur , sans plaintes ni reproches.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord , nous résolûmes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison

ne sembloit le promettre. L'art & la symétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous, d'un côté une troupe de Paysans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques instrumens de musique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis, avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus

fort, lorsque, les deux troupes nous ayant joints, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genou en terre, & me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre; je compris seulement, qu'étant le Chef des Villageois de la Contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine, & me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs ornée de rubans, qu'elle ac-

compagna auffi d'un petit discours à ma louange , dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse , mon cher Aza , pour répondre à des éloges que je méritois si peu ; d'ailleurs tout ce qui se passoit avoit un ton si approchant de celui de la vérité , que dans bien des momens , je ne pouvois me défendre de croire ce que néanmoins je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé , qu'il me fut impossible de proférer une parole. Si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie , elle étoit si embarrassante pour moi que Détéville en fut touché ; il fit un signe à sa

fœur : elle se leva , après avoir donné quelques pieces d'or aux payfans & aux jeunes filles , en leur disant que c'étoient les prémices de mes bontés pour eux : elle me proposa ensuite de faire un tour de promenade dans le bois ; je la suivis avec plaisir , comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le temps. A peine avions-nous fait quelques pas , qu'elle s'arrêta , & me regardant avec une mine riante : Avouez , Zilia , me dit - elle , que vous êtes bien fâchée contre nous , & que vous le ferez bien davantage , si je vous dis , qu'il est très-vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

A moi ! m'écriai-je. Ah, Céline ! est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous pouffez trop loin l'outrage , ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle plus sérieusement ; si mon frere avoit disposé de quelques parties de vos trésors pour l'acquisition , & qu'au lieu des ennuyeuses formalités , dont il s'est chargé , il ne vous eût réservé que la surprise , nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré , à tout événement , une demeure telle que vous avez paru l'aimer , & de vous avoir assuré une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte authentique qui vous met en possession de l'une & de l'autre.

Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira , ajouta-t-elle en riant , si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah , mon aimable amie ! m'écriai-je , en me jetant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux , pour vous exprimer ma reconnoissance. Il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée , attendrie , transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure , la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; &c ,

après m'avoir donné le temps de me remettre, nous allâmes retrouver son frere & son mari. Un nouveau trouble me faisit en abordant Déterville, & jeta un nouvel embarras dans mes expressions; je lui tendis la main, il la baïsa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente: j'en fus attendrie jusqu'à en verser des larmes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la

maison, pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit. Te l'avouerai-je, mon cher Aza? tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verts, la symétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches; les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une ivresse de joie qui ne me permettoit pas de rien examiner; le seul endroit où je m'arrêtai, fut une assez grande chambre, entourée d'un grillage d'or légèrement tra-

vailé , qui renfermoit une infinité de livres de toutes couleurs , de toutes formes , & d'une propreté admirable : j'étois dans un tel enchantement , que je croyois ne pouvoir les quitter fans les avoir tous lus. Céline m'en arracha , en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en fervis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra , & je restai immobile à la vue des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond vert , ornés de figures extrêmement bien dessinées , imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la Ville du Soleil , telles

à-peu-près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la Maison Religieuse, soutenus par des pyramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil, suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit, par son éclat, d'embellir cette charmante solitude ; & des meubles commodes, assortis aux peintures, la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où

me retenoient ma surprise , ma joie & mon admiration , me dit en s'approchant de moi : Vous pourrez vous appercevoir , belle Zilia , que la chaise d'or ne se trouve point dans ce nouveau Temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison , en jardins , en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose , ce n'a pas été sans regret ; mais il a fallu respecter votre délicatesse. Voici , me dit-il , en ouvrant une petite armoire pratiquée adroitement dans le mur , voici les débris de l'opération magique. En même temps il me fit voir une cassette remplie de pieces d'or à l'usage de France. Ceci , vous le savez , con-

tinua-t-il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous; j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance & l'admiration que me caufoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit de grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance que je ne pus m'empêcher d'en rire, & de demander à Céline combien d'an-

nées elle vouloit que je vécuſſe pour employer tant de belles choſes. Autant que nous en vivrons, mon frere & moi, me répondit-elle. Et moi, repris-je, je deſire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil; c'eſt ainſi qu'ils nommerent le merveilleux cabinet. J'eus enfin la liberté de parler: j'exprimai, comme je le ſentois, les ſentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté! Que de vertu dans les procédés du frere & de la ſœur!

Nous paſſâmes le reſte du jour dans les délices de la confiance &

de l'amitié; je leur fis les honneurs du souper encore plus gaiement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je favois être à moi; je badinois sur mon autorité & mon opulence; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaicteurs leurs propres bienfaits.

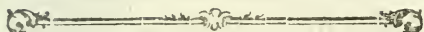
Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le temps s'écouloit, Détéville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de temps en temps des larmes des yeux de Céline; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les enga-

ger à jouir encore quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient ; je ne pus l'obtenir. Nous sommes revenus cette nuit , en nous promettant de retourner incessamment dans mon palais enchanté.

O mon cher Aza ! quelle fera ma félicité , quand je pourrai l'habiter avec toi !





LETTRE TRENTE-SIXIEME.

LA tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon palais enchanté : ils me font trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif; mais, voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage; & bientôt mon inquiétude a surpassé leur chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-temps. Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin

de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une lettre du Guide qu'il t'a fait donner; & par le calcul du temps & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même; enfin, qu'il n'y a plus de temps à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette première confiance faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux château.

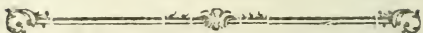
Je ne te perdrai plus de vue , rien ne nous séparera. Détéville a pourvu à tout , & m'a convaincue , plus que jamais , de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement , je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore , que ta prochaine arrivée. Je le plains , je compatissais à sa douleur , je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens , & qui soit une digne récompense de sa vertu. Je dissimule même une partie des transports de ma joie , pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur , pour le renfermer entièrement ; ainsi , quoique

je te croie fort près de moi ; que je tressaille au moindre bruit ; que j'interrompe ma lettre pour courir à la fenêtre ; je ne laisse pas de continuer de t'écrire : il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi , il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous sépareroient encore ? Je ne te vois point ; tu ne peux m'entendre ; pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence , qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ? Hélas ! tu l'as

vu toujours gémissante. Que ce temps est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom est doux ! bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur feront la récompense de ton empressement.





LETTRE TRENTE-SEPTIEME.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

A VEZ-VOUS pu, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans ; à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre désespoir & à votre absence ? Complée, il y a deux jours, des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline , toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres ; elle m'a présenté Aza d'une main , & de l'autre votre cruelle lettre. Au comble de mes vœux , la douleur s'est fait sentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendresse , je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah , Déterville ! que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions ; non , la mer ne vous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom ; vous recevrez mes lettres ; vous écouterez mes prières ; le sang & l'amitié reprendront leurs droits sur

votre cœur ; vous vous rendrez à une famille , à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits , j'empoisonnerois vos jours & ceux de votre sœur ! Je romprois une si tendre union ! Je porterois le désespoir dans vos cœurs , même en jouissant encore des effets de vos bontés ! Non , ne le croyez pas ; je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil : je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline , au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient , j'y renonce , & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir , si
vous

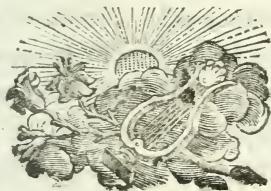
vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle , Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vus ? Vous vouliez me rendre heureuse , vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sécher mes larmes , vous les faites couler ; & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

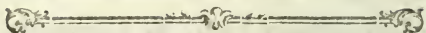
: Hélas ! peut-être n'auriez - vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevue que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza , l'objet de tant d'amour , n'est plus le même Aza que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord , l'éloge des Espagnols dont cent fois il a inter-

rompu les doux épanchemens de mon ame , l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée , la curiosité qui l'entraîne loin de moi à ce moment même ; tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne ferez-vous pas longtemps le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous , que les devoirs de l'amitié vous ramencent ; elle est le seul asile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler , quels reproches n'aurez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez , où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La

générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent? Non, je ne puis le croire; cette foiblesse seroit indigne de vous; vous êtes incapable de vous y livrer : mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.





LETTRE TRENTE-HUITIEME,
 AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

SI vous n'étiez pas la plus noble des Créatures, Monsieur, j'en ferois la plus humiliée; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, feroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir. Mais, hélas! que me rest-t-il à craindre? Qu'ai-je à ménager? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie, que je regrette; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs;

c'est la bonne-foi violée , c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidelle.

Aza infidelle ! que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame... mon sang se glace.... un torrent de larmes....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlèvent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve , elle ordonne l'infidélité , la perfidie , l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangere , inconnue , Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du sang , il doit m'abandonner ,

m'ôter la vie fans honte, fans regret, fans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois foumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, fans abandonner le motif qui me détermine, fans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, fans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte. Je ne puis refuser une forte de vénération à des Lois qui, dans toutes autres choses, me paroissent

si pures & si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois , quel avantage m'en reviendrait-il ? Aza ne m'aime plus ! Ah , malheureuse !

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs , que le respect pour la vérité , dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole , prêt à s'unir à elle , il n'a consenti à venir en France , que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée , que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens , que pour me rendre une liberté que je déteste , que pour m'ôter la vie.

Oui , c'est en vain qu'il me rend

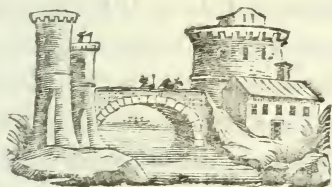
à moi-même , mon cœur est à lui ;
il y fera jusqu'à la mort.

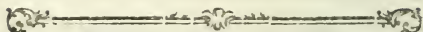
Ma vie lui appartient ; qu'il me
la ravisse , & qu'il m'aime.

Vous saviez mon malheur : pour-
quoi ne me l'avez - vous éclairci
qu'à demi ? Pourquoi ne me lais-
sâtes - vous entrevoir que des soup-
çons qui me rendirent injuste à
votre égard ? Et pourquoi vous en
fais-je un crime ? Je ne vous aurois
pas cru : aveugle , prévenue , j'au-
rois été moi-même au-devant de
ma funeste destinée , j'aurois con-
duit sa victime à ma rivale , je serois
à présent..... O Dieux ! sauvez-moi
cette horrible image !

Déterville , trop généreux ami !
suis-je digne d'être écoutée ? Ou-

bliez mon injustice ; plaignez une malheureuse, dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.





LETTRE TRENTE-NEUVIEME,
 AU CHEVALIER DÉTERVILLE,
A Malte.

PUISQUE vous vous plaignez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-temps ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi, en me rappelant à la vie, m'a-t-on rappelée à ce funeste souvenir ?

Il est parti, je ne le verrai plus !
Il me fuit ! Il ne m'aime plus, il
me l'a dit : tout est fini pour moi.
Il prend une autre Epouse, il m'a-
bandonne, l'honneur l'y condamne.
Eh bien ! cruel Aza, puisque le fan-
taastique honneur de l'Europe a des
charmes pour toi, que n'imitois-
tu aussi l'art qui l'accompagne ?

Heureuses Françaises, on vous
trahit : mais vous jouissez long-
temps d'une erreur, qui feroit à
présent tout mon bien. La dissimu-
lation vous prépare au coup mor-
tel qui me tue. Funeste sincérité de
ma Nation, vous pouvez donc ces-
ser d'être une vertu ! Courage,
fermeté, vous êtes donc des crimes,
quand l'occasion le veut !

Tu m'as vue à tes pieds, barbare Aza, tu les a vus baignés de mes larmes; & ta fuite.... Moment horrible! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t-il pas la vie?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse.... Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux. Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi? Vous m'eussiez secourue: ce que n'a pu faire le désordre de mon désespoir, votre raison, capable de persuader, l'auroit obtenu; peut-être Aza seroit encore ici. Mais déjà arrivé en Espagne, au comble de ses vœux.....

Regrets inutiles , désespoir infructueux..... Douleur , accable - moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malte, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.



LETTRE QUARANTIÈME,
AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Malte.

RASSUREZ-VOUS, trop généreux ami ; je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sûreté, & que, moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis, le destin le veut, je me soumetts à ses lois.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans remède, a fait le reste. Je fais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur

n'est pas éteinte , mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur , ils ne font dûs qu'aux peines que je vous ai causées , qu'à mes erreurs , qu'à l'égarement de ma raison. Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire , je découvre son impuissance ; que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance , les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vue soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongeait le

départ d'Aza , le premier désir que m'inspira la nature , fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir , que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur , ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siege sur lequel il s'affit , la place où il m'annonça mon malheur , où

il me rendit mes lettres , jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vu se former , tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'ai reçues à la première vue ; je n'y retrouve que l'image de votre aimable sœur.

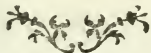
Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit , c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte , je prends des livres ; je lis d'abord avec effort ; insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse

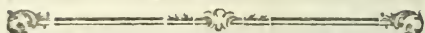
vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avoueraï-je ? les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même, je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foibleſſes ; je ne combats celles de mon cœur qu'en cédant à celles de mon eſprit. Les maladies de l'ame ne ſouffrent pas les remedes violens.

Peut-être la faſtueuſe décence de votre Nation ne permet-elle pas à mon âge l'indépendance & la ſolitude où je vis ; du moins, toutes

les fois que Céline me vient voir, veut - elle me le persuader; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas! quand y régnera-t-elle sans partage & sans retour?





LETTRE QUARANTE-UNIEME

ET DERNIERE,

AU CHEVALIER DÉTERVILLE,

A Paris.

JE reçois presque en même temps, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malte & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer

que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence!

A quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'affurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit; puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions, plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flattez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au Ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois , fidelle à moi-même , je ne ferai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion , mais je n'en aurai jamais que pour lui. Tout ce que l'amitié inspire de sentimens est à vous ; vous ne les partagerez avec personne ; je vous les dois ; je vous les promets ; j'y ferai fidelle ; vous jouirez au même degré de ma confiance & de ma sincérité ; l'une &

l'autre feront fans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs & délicats, tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza, le désir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser, & mon éternelle reconnaissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lisons dans nos ames: la confiance fait, aussi-bien que l'amour, donner de la rapidité au temps. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante, & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences & de

vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant , vous jouirez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréables les charmes naïfs de la simple amitié , & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline , en nous partageant sa tendresse , répandra dans nos entretiens la gaieté qui pourroit y manquer : que nous restera-t-il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altère ma santé. Croyez-moi , Déterville , elle ne devient
jamais

jamais dangereuse que par l'oïveté. Toujours occupée, je saurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveler sans cesse des occupations toujours agréables? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légère, mais intéressante, de l'Univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence?

Le plaisir d'être, ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on

en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, & les bienfaits de la nature.

Renoncez aux sentimens tumultueux, destructeurs imperceptibles de notre être; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens & durables, venez en jouir avec moi: vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens, tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

F I N.

PERMISSION SIMPLE.

JEAN-JACQUES DE VIDAUD, Marquis de Velleron, Comte de la Bâtie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maison-forte de Montbives & autres Places, Conseiller d'Etat & au Conseil Privé, Directeur général de la Librairie.

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons aux Sieurs BRUYSET freres, Imp. Libraires à Lyon, de faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Lettres Péruviennes, de Madame de Graffigny*, laquelle édition fera tirée à quinze cents Exemplaires, en un volume, format in-12, & sera finie dans le délai de six mois, à la charge par lesdits Sieurs de représenter à l'Inspecteur de la Chambre Syndicale de Lyon la quittance exigée par les

Articles VIII & IX du même Arrêt ; d'avertir ledit Inspecteur du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au désir de l'Article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant suppression & création de différentes Chambres Syndicales ; de faire ladite édition absolument conforme à celle de Paris ; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conseil du 16 Avril 1785, neuf Exemplaires aux mains des Officiers de la Chambre Syndicale de Lyon, d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois, pour tout délai, sur les Registres de ladite Chambre Syndicale de Lyon ; le tout à peine de nullité.

Donné à Paris le 27 Juin 1786.

VIDAUD,

Par Monseigneur,

DUMIRAIL.

Registré à la Chambre Syndicale de Lyon, sous N.º 79. A Lyon le 15 Juillet 1786.

PERISSE DULUC, Syndic.

